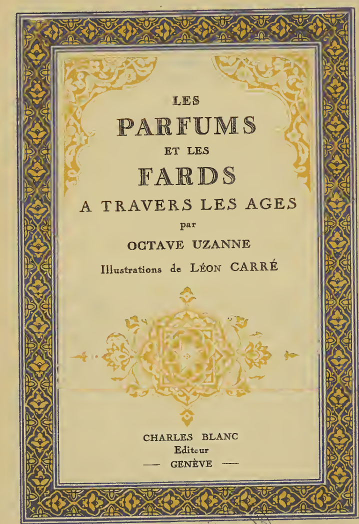


Les Parfums et les Fards à travers les âges







LES

PARFUMS

ET LES

FARDS

A TRAVERS LES AGES

par

OCTAVE UZANNE

Illustrations de LÉON CARRÉ

CHARLES BLANC
Editeur
— GENÈVE —



Première lettre à Florise

DU CULTE DES PARFUMS
ET DE LEUR USAGE
A TRAVERS LES TEMPS LOINTAINS

ERTAIN jour, il te prit fantaisie, ma jolie Florise, de recevoir ton vieil oncle dans ce secret laboratoire de beauté qu'est le cabinet de toilette d'une élégante, soucieuse d'ajouter à ses charmes naturels les artifices de la beauté.

Là, tout en accentuant l'éclat de tes yeux, l'incarnat mielleux de tes lèvres, tu minaudais. Gamine et capricieuse, tu pris plaisir d'enfant à décoiffer sous mes narines tes fioles de senteurs, puis à vaporiser sur mon visage, mes cheveux, ma barbe fleurie d'argent les quintessences alambiquées de tes parfums.

Pour robuste et subtil que soit mon odorat, j'eus peine à me soustraire à ces griseries, et je

subis, enivré, le martyre raffiné des olfactions pénétrantes et tenaces.

Tu t'amusais follement, mon enfant, à abuser de mon hypersensibilité nasale en multipliant sur la table d'opération une infinité d'essences concrètes qui, dégageant leurs aromes, perturbaient de plus en plus ma notion des choses.

Avec quel impertinent dédain, chère petite, ironisais-tu nos ancêtres qui, disais-tu, ignoraient ces joies de l'odorisation.

Je dus chercher à te désabuser, et à atténuer ta facile gloriole de vaniteuse fille de ce temps.

« Oncle ! Oncle ! cher *Tonton Gâteau,* promets, enseigne-moi », supplia ton impétuosité d'enfant terrible.

Il me fallut céder.

Je viens donc ici réaliser un petit schéma historique, par lettres superficielles, mais suffisantes pour te faire entrevoir ces progrès réalisés dans l'art subtil de la parfumerie, qui sont les aboutissements d'une longue suite d'efforts progressifs et de successives traditions, grâce auxquels nos aïeux se sont appliqués à raffiner de plus en plus nos plaisirs d'odorat.

Sans aucun préambule, accorde-moi ton attention, chère linotte sautillante ! J'entre en conférence aussitôt. Écoute l'oncle professeur :

Si loin que mes faibles regards puissent plonger dans nos lointaines antécédences d'humanité, je découvre aux heures aurorales de la civilisation primitive, le culte déjà développé des parfums.

Je crois volontiers que l'Eden fabuleux, dont nous ignorons les essences florales, recélait plus

d'aromes encore que nous n'en respirons actuellement et que notre première aïeule, l'arrière-grand'mère de toutes nos grand'mères, Eva, la pécheresse, reçut la suggestion de se farder, de cette même pomme odorante et purpuracée que lui offrit le serpent tentateur.

L'étymologie du mot parfum : *Per fumem*, (par la fumée) indique que, tout au début des âges, on brûlait des substances aromatiques, tant pour l'agrément de humer les odeurs balsamiques, que pour rendre hommage aux divinités.

Nous consumons encore l'encens dans les rites de notre Église catholique, ainsi que naguère dans leurs sacrifices faisaient les Aryens, adorateurs du feu et de l'éther. Les Chaldéens, les Mages et les dévôts du Zoroastérisme imposaient l'usage des encensements dans leurs prescriptions liturgiques. Le Feu, symbole de la Divinité, image de la splendeur solaire, source de vie et de mouvement, purificateur suprême, était nourri, entretenu, pieusement propagé par les Pyrolâtres, avec des aromates qui, tout en exaltant sa force, son mystère, sa fureur bienfaisante et terrible, exhalaient de l'ardeur de son foyer l'âme de leurs charmes volatils : myrrhe, cinnamome, oliban, santal, aloès, toute la lyre des senteurs végétales.

De Babylone à Byzance, de Bagdad à Persépolis ou Istakhar, les parfums jouèrent un rôle inimaginable pour notre intellection d'occidentaux. Dans toutes les classes sociales, la nécessité des aromatisations s'imposait.

Je pourrais te parler des femmes Scythes, dont, s'il faut en croire Hérodote, les arts de beauté et la science des odeurs pénétrantes étaient fort curieuses. Mais sans nous attarder chez ces Asiatiques, pénétrons par le Delta du Nil au cœur de cette Égypte qui, à n'en pas douter, parvint à des raffinements de haute civilisation.

Il y avait à Alexandrie, aussi bien qu'à Thèbes, des parfumeurs célèbres qui vendaient des aromes composés, d'après des formules inconnues, d'anciennes matières végétales ou animales apportées jadis par le roi Salomon pour concourir à la séduction de la légendaire Balkis, Reine de Saba. Étaient-elles extraites des labiées, des hespéridées, des séracées légumineuses, des térébenthacées ou conifères, ou bien leur aromaticité provenait-elle des excréments de certains crocodiles, très recherchés par les fabricants?

L'Arabie féconde en parfums avait ses secrets. Nous ne pouvons aujourd'hui que nous perdre dans un dédale de conjectures vagues en cherchant à connaître les substances volatilisées qui agissaient sur les muqueuses olfactives des filles des Pharaons. Était-ce principe odorant simple ou complexe ? extrait isolé par évaporation, ou bien procédés à jamais perdus et matières premières abolies ? Chi lo sa !

Le commerce des parfums en Égypte venait, par caravanes, de marchands d'Arabie ou de Judée. Lorsque l'infortuné Joseph fut vendu par ses frères à l'arrêt d'une fontaine dans le désert, ce furent des trafiquants de parfums qui

le conduisirent en Égypte, où ils allaient vendre des produits aussi précieux que des joyaux d'art.

Les Égyptiennes avaient la passion frénétique des parfums. Elles voulaient que l'odorat eût sa part des plaisirs, et ne pas l'exiler des banquets de la vie, agréments du théâtre ou même des jeux du cirque.

Partout flottaient des émanations enivrantes ; des huiles essentielles oignaient la peau et les chevelures. Toutes les parties du corps étaient imprégnées de senteurs surfines dont les ondes aromatiques dépassaient de loin le corps astral des êtres, ce fameux *double* qui jouait un si grand rôle dans les croyances religieuses de la vieille Égypte, berceau de l'art de la parfumerie.

Sur une « Stèle égyptienne des offrandes », on compte plus d'une centaine d'espèces d'aromates différents. Il est probable que le nombre des parfums connus dans l'ancienne Egypte dépassait de beaucoup celui que nous pourrions récapituler à cette heure.

La science des essences subtiles était alors hiératique, mystérieuse et traditionnelle dans la vallée du Nil. Les grands prêtres exerçaient ainsi qu'un sacerdoce la manipulation des odeurs mystiques à l'aide de substances abscondes. Ils avaient le privilège de les vendre, à prix très élevés, à de riches particuliers qui savaient toute la valeur de ces senteurs divines préparées d'après d'anciennes recettes irrévélées et qui ne sortirent jamais des temples d'Isis ou d'Osiris où elles avaient été mises à l'abri des curiosités profanes.

Les grandes coquettes de Thèbes et de Memphis s'évertuaient à posséder à tout prix ces parfums. Cléopâtre, lorsqu'elle s'en alla au devant de Marc-Antoine sur le Cydnus, portait sur elle une de ces senteurs si perturbatrice que l'Imperator Romain capitula aussitôt devant cette Reine étrangement ensorcelante.

C'est d'Égypte que la Judée recevait les odeurs archi-subtilisées dont elle faisait grand usage avant la venue de l'ère chrétienne. Les filles de Judée ou les Galiléennes se peignaient dès l'âge de douze ans les lèvres avec des pétales d'anémones pourpres. Elles préludaient ainsi à l'amour des fards et aux cérémonies de *l'offrande des parfums* qui affirmaient leurs tendances à se livrer aux griseries des odorations.

Le *Cantique des Cantiques* révèle, dans la plupart de ses stances, cette obsession des parfums :
« Tes lèvres distillent le miel, ô ma fiancée,
« Il y a sous ta langue du miel et du lait,
« Et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban. »

La Sainte Bible même contient des pages documentaires sur les vertus de certaines essences exquises que nous n'avons pu parvenir à reconstituer : par exemple, le Thymiane, ou Thymiana, dont saint Bonaventure, le Docteur séraphique, admirable théologien du moyen-âge, disait qu'il constituait une mixture divine, symbolisant vraiment *l'oraison parfaite*. Que pouvait bien être ce Thymiane si cher au pieux et vertueux disciple de Saint François d'Assise ? On a prétendu se basant sur la foi d'un texte mosaïque et sur l'exégèse

qui en fut faite, qu'il s'agissait d'un composé de Galbanum, de sel pilé, de stacté, d'oliban et surtout d'une poudre très fine provenant de menus coquillages odorants, pêchés sur les grèves de Tyr ?

Mieux vaut renoncer à *l'oraison parfaite*, faute de pouvoir espérer nous oindre de la mystique Thymiana qui nous ferait communier avec les plus hautes sphères célestes.

Dans les demeures privées on brûlait des aromates sur des trépieds de bronze en l'honneur d'Astarté. Les Roses de Jéricho, les Narcisses du Saaron, le Lys des vallées, groupés dans des coupes de verre irisé, embaumaient l'atmosphère. Souvent, dans de vastes cassolettes de bronze, on brûlait du galbanum et de la myrrhe qui répandaient des nuages parfumés. Parfois, au cours de repas somptueux, des colombes dont les ailes avaient été humectées de senteurs voletaient au-dessus des convives, laissant pleuvoir sur les têtes, couronnées de fleurs, des gouttes éveillant la volupté d'odorat.

Les prêtresses de l'amour, chez les Hébreux, portaient des perles creuses suspendues aux lobes des oreilles, d'où, toutes les minutes, tombait une goutte de parfum quintessencié qui glissait sur la poitrine et baignait de senteur le val profond des seins palpitants.

Tout cela, ma douce Florise, éprise de modernisme, te surprend quelque peu, n'est ce pas ? Mais que dirais-tu de tes flacons opulents, si je te décrivais les chefs-d'œuvre de cristaux taillés, enrobés de joailleries enrichies de diamants ; les verreries polychromes, mosaïquées d'émaux ;

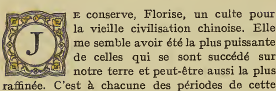
les vases d'onyx et d'or, les petites fioles de lapis-lazuli casquées de métal précieux; les buires minuscules de jade, vêtues de filigranes d'argent, et combien d'autres merveilles multipliées dans les salles de toilette des femmes de l'Antiquité. L'oncle-gâteau a déjà suffisamment condensé, résumé réduit à son minimum absolu cette première épître sur le culte des parfums. — Il entend te laisser méditer en paix sur les premiers enseignements de cette superficielle missive.





Seconde lettre à Florise sur les parfums

LA CHINE
L'ANTIQUITÉ GRECQUE ET ROMAINE



Je conserve, Florise, un culte pour la vieille civilisation chinoise. Elle me semble avoir été la plus puissante de celles qui se sont succédé sur notre terre et peut-être aussi la plus raffinée. C'est à chacune des périodes de cette évolution civilisatrice qu'il me plairait de t'exposer ce que fut le prodigieux commerce des parfums, aussi bien sous la Dynastie des Changs que sous celle des Tchéou et des Ming. Les caravanes de matières parfumées, végétales et animales, se dirigeaient sans fin vers toutes les portes de la grande Muraille, venant d'Arabie, de Perse, du Caucase, du Turkestan et de l'Indoustan. Les ouvriers de l'Empire du Milieu

excellaient dans l'art des extraits d'essences odorantes dont une goutte aurait suffi à dégager dans une piscine des senteurs persistantes.

De subtiles odeurs montaient des Palais et se dégageaient sur les villes et les campagnes. La Chine entière s'aromatisait. Ainsi que chaque planète, selon Toussenel, possède son arome caractéristique, son émanation révélatrice, de même certains pays répandent leur odeur spéciale qui ne trompa jamais les vieux navigateurs.

Le Céleste Empire fut une de ces contrées qu'on pouvait flairer de loin. Mobilier, vêtements, tentures, bannières décoratives, tout était imprégné de parfums essentiellement capiteux.

Si, jadis, en Perse, d'après l'historien Baumann, on macérait une année durant, avec de la Myrrhe et des pigments, le corps dcs vierges choisies pour le Harem du Roi, on peut croire que les fameuses courtisanes lettrées de l'Empire chinois subissaient des bains également prolongés où alcoolats, teintures, et vinaigres d'essences florales jouaient un rôle d'imprégnation aidant aux caresses et ébats des grands Mandarins, experts en voluptés amoureuses.

Les Célestes tiraient d'innombrables parfums de la flore et de la faune des pays d'Orient. Ils dégageaient des cssences d'arbres odoriférants, des fruits, des plantes légumineuses, des poissons et des viscères d'animaux, autres que le musc.

Dans le Palais des Fils du Ciel, on avait réservé un pavillon où les jeunes concubines royales étaient plongées dans des bains de senteurs

de toute nature, à ce point que leur chair n'était plus qu'un sachet dégageant des bouquets plus subtils que ceux du cuir de Russie ou de peau d'Espagne. On nommait cette pagode « *Le Pavillon de l'Engloutissement dans les Parfums* ».

Par ce simple fait, tu dois conclure, ma chère Florise, que notre passion des odeurs délectables n'est certes pas poussée aussi loin. Dans le monde moderne, l'odorat s'offre comme le sens dont on se soit le moins occupé de développer l'émotivité.

Et toi, nièce jolie, vaniteuse de tes flacons de parfums décoratifs où sont encloses les substances rares de fins extraits, combien humiliée serais-tu d'avoir à les comparer à ces merveilles de cristal de roche irisé, à ces minuscules fiasques de jade vert et gris, ou d'or revêtu d'émaux cloisonnés et de laques de toutes tonalités.

Mais quittons la Chine qui méritait mon salut de haute considération dans ce rapide parcours à travers les civilisations abolies. Venons aussitôt à la Grèce.

Nous sommes redevables à l'aéropage des Divinités fabuleuses — s'il faut en croire les écrits de l'heureux âge du Polythéisme — de l'invention des parfums et de leur mise en usage parmi les Hommes.

Il ne fait aucun doute que les Grecs adoraient les parfums et contribuèrent grandement aux progrès que firent chez eux les sciences du parfumeur. Le grand rapsode Homère, dont la figure d'aède domine toute la littérature antique,

parle complaisamment des bois odoritérants, des essences volatilisant de délicieuses senteurs. Il exalte le suc exprimé des roses, du baumier et du triste nyctentès qui répand au crépuscule ses riches aromes. Je crois qu'il n'oublie pas le Nilica dans les fleurs duquel, affirme-t-on, les abeilles s'endorment grisées au bruit de leur propre bourdonnement.

Les dames grecques, et les éphèbes, avaient adopté un parfum particulier pour chaque partie de leur corps. Les bras étaient voués à la menthe, la poitrine et les joues à l'huile de palmier. La marjolaine mêlait ses aromes aux pommades qui oignaient les cheveux et les sourcils, tandis que le lierre terrestre attachait fortement son essence aux genoux et au cou. L'esprit de rose baignait les seins, les hanches et le ventre. La fameuse courtisane Aspasie écrivit deux livres de recettes dont elle avait expérimenté la valeur des mélanges et la vertu des effluves.

Un médecin célèbre, Criton, affirme Galien, aurait composé un traité des odeurs et des cosmétiques inspiré des écrits d'Archigène, de la reine Cléopâtre et d'Héraclide de Tarente. Il s'y occupe de tous soins du corps, de la peau, de la chevelure, et y disserte sur les bains et toutes les compositions parfumées.

Ce qui t'intéressera, chère nièce coquette, éprise de rapprochements des façons d'être et de paraître, c'est que la passion des parfums domina tellement les relations sociales de l'antique Hellade, que les boutiques où l'on débitait les senteurs à la mode étaient fréquentées par les



mondains ultra chics ainsi que le sont chez nous, les *tea-rooms* selects, les *dancings*, les pâtisseries ou cafés les plus renommés.

On se rendait chez les aromatopoles comme à un lieu de rendez-vous distingué, qu'un homme ou une femme de bon ton ne pouvait se dispenser de fréquenter. On y causait, on s'y attardait, on y dégustait des parfums d'autre façon que par l'odorat, sous forme de fleurs comestibles confites, ou bien en sorbets, car les Grecs aimaient les aromes jusque dans les mets et surtout les entremets.

Mais connaissait-on alors l'usage du Savon ?

Le brave Homère, lorsqu'il nous montre Ulysse rencontrant, dans l'île des Phéaciens, la belle Nausicaa lavant elle-même ses vêtements, toute fille de roi qu'elle était, ne nous dit pas de quel procédé cette princesse se servait pour purifier ses hardes. Pline nous parle bien d'un savon gras fait de cendres de hêtre, de graines oléagineuses ou de graisse de chevreau et d'alkali, le tout parfumé avec de la cinnamone ou du nard de Perse. Le savon fut employé chez les Romains, on ne saurait le contester, mais les Grecs s'en sont-ils également servis ? Mystère !

Flaubert, dans sa *Salammbô*, nous montre dans la maison d'Hamilcar, à Carthage, le laboratoire des parfums, où le Chef des Odeurs suaves, pâle et long comme un flambeau de cire, travaille le Métapion, le Malobathre et autres produits. Le romancier s'essaie à une reconstitution. Il nous charme par l'éclat de son style et une

érudition de seconde main, mais ne nous renseigne aucunement sur la fabrique des senteurs chez les Phéniciens et les Carthaginois.

Les anciens Grecs abusèrent certainement des parfums, puisque des législateurs tels que Lycurgue et Solon firent des lois pour en modérer les excès. Socrate protestait contre l'abus des senteurs, dont son jeune ami Alcibiade devait être mieux imprégné que sa maussade mégère Xanthippe.

Il y avait parmi les parfums les plus répandus le jonc odorant, le mégalium, le malobratum, l'opobalsamum, le télinum, le nard, le cinnamum, le myrobalah et combien d'autres baumes dont les noms ont perdu leur signification. Les pommades avaient grand succès. Tu sais que le mot Pommade vient de la pomme, qui, piquée de clous de girofles, macérait dans de la graisse en lui livrant toutes ses vertus essentielles. Les Romains s'enduisaient l'épiderme de ces corps gras ; les femmes préféraient faire l'onction avec l'œsype d'Athènes préparée avec le suint de la laine de brebis, produit que nous avons baptisé *Lanoline*.

Au pays des Messaline, des Agrippine, des Faustine, des Néron, des Caligula, des Tibère et Héliogabale, des orgies d'odeurs se déployaient dans l'ancienne Rome. Souviens-toi de Poppée, cette favorite devenue impératrice que Néron, brute effroyable, tua d'un vulgaire coup de pied. Cette coquette, pour conserver sa beauté par des quotidiens bains de lait, traînait à sa suite une cavalerie de cinq cents ânesses. Lors de ses funérailles, Néron, toujours excessif dans ses démons-

trations d'Imperator-cabotin fit brûler sur le bûcher de Poppée plus d'encens que l'Arabie entière n'en pouvait produire au cours d'une année.

Cette profusion d'odeurs, ce gaspillage d'aromates étaient partout. Bains, chambres, lits de repos, tentures, velarium des salles de banquets ou de l'amphithéâtre, pourpre des toges étaient sursaturés de senteurs fortes ; le cirque même, malgré les fauves, le sang répandu et les émanations des gladiateurs combattants, dégageait des effluves embaumés.

Juvénal, Horace, Martial, Ovide, Pline, Properce ont parlé de la fougue qui entraînait leurs contemporaines vers l'abus de la parfumerie. Martial écrivait cet apophtegme réprobateur et juste : *Male olet qui bene semper olet* (Qui sent toujours bon, finit par sentir mauvais).

Pour revenir aux parfums du temps des Césars : Les fleurs affluaient à la table des amphitryons ; l'eau de rose jaillissait de toutes les fontaines à portée des convives, couronnés eux-mêmes de roses et parfois munis d'une étole de fleurs autour du cou et sur les épaules. Il y avait des vins parfumés ; on buvait et mangeait des roses comme en Orient. Parfois des excès se produisaient. Les gros consommateurs tombaient atteints de ce qu'on nommait alors une *maladie aromatique*. Beaucoup en mouraient. Les parfums consommés ont, s'il faut en croire les Indous, des qualités nutritives indéniables. Mieux vaut les déguster par l'odorat, sauf le safran et le

castoreum qui prolongent, dit-on, la vie des vieillards.

Il est sage, ma petite Florise, de borner ici cette fugitive seconde missive. J'entends t'épargner le mal aromatique. Les anciens ne furent point dépourvus de raffinements. Tu devais t'en douter. Mais tes idées sur la pré-excellence du présent étaient vraiment entachées d'un préjugement trop dédaigneux. J'espère avoir modifié tes conceptions si peu que ce soit. — Tu n'apporteras pas, je le veux espérer, aucune honte à m'en donner l'aveu.





Troisième lettre à Florise sur le culte et les usage des parfums

DE LA VIEILLE FRANCE GAULOISE A LA RENAISSANCE FRANÇAISE ET ITALIENNE

Je crois, aimable Florise, avoir péché par excès de vitesse, dans ces lettres ultra-rapides. Me défiant de ma documentation, je pris parti de faire court pour ne pas bourrer ton charmant petit crâne où les idées doivent se mouvoir comme papillons au milieu des fleurs. J'ai ménagé ta tendre cervelle avec ce très minime apport de notions superquintessenciées. Par horreur de l'amoncellement de connaissances, je me suis efforcé de les survoler.

Un des maîtres de ma jeunesse me disait : « Vous seriez, mon ami, un érudit à faire trembler mon ignorance, si vous n'aviez la grâce

qui la rassure et ne saviez communiquer la sveltesse et la légèreté de votre esprit à cette pataude d'érudition, comme ceux qui valsent bien, savent donner de l'impondérabilité aux grosses femmes qu'ils font pivoter.» Je m'appliquai à conserver jusqu'à mon déclin, ce même poids-plume aux lourds documents arides ou sévères, dont je veux obtenir la volatilité.

Nous abordons maintenant, chère enfant, l'Histoire de notre Europe, depuis le moyen-âge. L'étape serait longue pour uue seule épître. Peut-être m'arrêterai-je en route !

Bien avant que l'honnête Grégoire de Tours nous ait révélé les raffinements des Reines légendaires, séduisantes et fourbes, présidant aux luttes sanglantes des Royautés franques, je crois bien que Alix, Clotilde, Brunhild, Frédégonde, Galswinthe, et autres souveraines, savaient s'entourer de parfums précieux et que l'art des savantes senteurs s'était amplement développé en Austrasie et parmi les Wisigoths d'Ibérie.

Les Chroniqueurs prétendent nous insinuer que les parfums pénétrèrent en France avec l'ère des Croisades, grâce aux nobles chevaliers et vaillants Paladins qui guerroyèrent, à maintes reprises, contre les infidèles.

Je veux bien admettre que les héros venus en Terre Sainte, à la suite de Pierre l'Ermite et de Godefroy de Bouillon, rapportèrent en Occident des eaux de rose cristallisées, des essences rares et des aromates d'Arabie aux châtelaines, qui auraient été très coquettes et ultra raffinées dans leur toilette intime.

Toutefois, Florise, ton vieil oncle est enclin à penser que les Gaulois, ces fameux migrateurs, si ingénieux dans tous les arts, innovèrent les parfums et pratiquèrent plus que tous autres, les sciences de la Cosmétique.

Les Gaulois se mettaient volontiers au service des autres peuples organisés, et on les trouve presque partout, avec leurs chevelures longues, parfumées ou teintes de couleur bleuâtre. J'estime qu'ils étaient parfumeurs, coiffeurs, assouplis à tous les métiers d'embellissement et d'odorisation du corps humain.

Les femmes germaniques et franques furent éprises de pâles couleurs et de manières alanguies. Elles se plaisaient à exhiber des bras laiteux, des mains ivoirines et des visages de clair de lune. Pour obtenir ce teint maladif, ces carnations de camélia blanc, elles usaient de saignées fréquentes et connaissaient toutes les crèmes susceptibles de rendre la peau blême, transparente, opaline.

Certains érudits inclinent à l'affirmation d'un grand souci de propreté chez les femmes blasonnées du temps médiéval, surtout chez ces puissantes dames à hennin démesuré, si rudement corsetées de fer. Il y aurait eu, dans ces massives demeures féodales, des bains à l'orientale : tépidarium et piscines, avec tout le jeu des lotions parfumées. Je voudrais m'en convaincre, mais je revois les hommes d'armes revêtus comme homards, d'une carapace rigide. Ma raison judicieuse me fait supposer que seigneurs et vassaux devaient, dans le privé, communier dans une

orde négligence de leur corps. Leur essence humaine dut sentir âprement le renfermé.

On découvre, certes, des Parfumeurs à Paris, dès la fin du XIe siècle. Mais la profession n'était pas encore bien spécialisée. C'étaient alors les marchands merciers qui débitaient les matières odorantes, poudres aromatiques, et alcoolats. Tout cela se vendait avec la droguerie, qui très probablement, venait s'ajouter à ce genre de négoce.

La fabrication des senteurs était sommaire. La distillation des fleurs et plus particulièrement de l'essence de roses remonte, à vrai dire, au Xe siècle. L'invention en est attribuée au plus illustre des médecins arabes, Abou-Ali-el-Heissein, plus connu sous le nom d'Avicenne et surnommé à bon droit : « Le Prince des Docteurs ». C'était un précurseur. Il a laissé des traités de physiologie et d'anatomie qui nous déconcertent par un incroyable génie d'observations et une vision aiguë de la thérapeutique future.

Il faut attribuer à Avicenne l'essence de *jasmin*, celle des *mille fleurs* et aussi cette subtile *essence de banane* qui ne s'est jamais acclimatée en Occident. En Orient, elle demeure très goûtée, comme l'est d'ailleurs la banane elle-même, qui est le fruit le plus populaire.

Lorsque le fameux calife de Bagdad, Haroun-al-Raschid, dit « le Juste », envoya, vers l'an 800 de notre ère, une ambassade chargée de présents à Charlemagne, Empereur d'Occident, nombre de parfums, onguents, cosmétiques, inconnus de

nous jusqu'alors, y figuraient, mais les fameuses essences d'Avicenne n'étaient pas encore créées.

L'invasion des Maures en Espagne, leurs incursions sur nos côtes du Sud contribuaient à favoriser les apports de parfums chez nous. Ce n'est qu'après la découverte du continent américain que nous prîmes connaissance de ces merveilleux produits qui ont nom vanille, baume du Pérou, cacao, muscade, clou de girofle, tolu et autres parfums végétaux aujourd'hui d'un usage courant.

Sur la fin du XII[e] siècle, en 1190, pour préciser, les parfumeurs, désireux de se réunir en une corporation reconnue et protégée, sollicitèrent de Philippe-Auguste, qui la leur accorda, une charte formelle confirmée en 1357 par Jean-Sans-Peur, puis par Henri II d'Angleterre, se disant roi de France en 1426, et renouvelée par Henri III, et enfin en 1658, par Louis XIV, qu'on nommait alors « *Le Souverain le plus fleurant* ».

Nicolas de Montaut dans son *Mirouër des Français*, qui parut en 1583, reprocha aux damoiselles de son temps l'effroyable abus qu'elles faisaient des parfums : eaux cordiales, ambre gris, civette et musc.

Les parfums passaient cependant pour être hygiéniques et préserver des épidémies. Beaucoup sont, en effet, fort antiseptiques.

Le sage Montaigne écrivait, à peu près à la même date que Nicolas de Montaut, ces paroles nourries de son rare bon sens :

« Les médecins pourraient tirer des odeurs plus d'usages qu'ils ne le font, car j'ai souvent aperçu qu'elles me changent et agissent en mes esprits suivant *ce qu'elles sont*. L'invention des

parfums et encens aux églises, si ancienne et si espandue en toute nation et religion, regarde à cela de nous réjouir, esveiller et purifier le sang pour nous rendre plus propres à la contemplation.»

Au XVIe siècle, le sceptre de la parfumerie fut tenu superbement par les artistes italiens attirés chez nous, surtout à Paris, par François Ier et Catherine de Médicis. La France fut alors véritablement italianisée, aussi bien dans les modes du langage que dans celles de la toilette et des mœurs intimes. Une énorme vague d'aromatisme venue de la péninsule submergea tout notre pays. Le snobisme du « bel mondo » et de « la moda elegante » subit cette « influenza » sous toutes ses formes capiteuses. Les savants préparateurs de la « fattuccheria » et de « l'alchimia criminosa » se donnèrent rendez-vous dans notre hospitalière capitale où triomphait René-le-Florentin. La boutique du Pont-au-Change où ce dernier vendait les senteurs, était achalandée par les beaux muguets et dames d'atour et de gentes manières de la Ville et de la Cour. La marjolaine, l'origan, le thym, les eaux de Jouvence les poudres et sachets odorants y étaient en grande vogue.

La corporation des parfumeurs de la Renaissance s'était jointe et confondue à celle des gantiers désignés du nom de gantiers-parfumeurs. Les gants à senteurs fortes étaient seuls admis dans la société distinguée.

Plus tard, en 1776, les gantiers-parfumeurs réunis aux boursiers et ceinturiers, avaient pour mission de débiter les essences s'accommodant aux ornements ouvrés dans le cuir, les pellicules,

maroquin, chevreau, dermes et épidermes des animaux. Nous avons conservé comme senteurs le cuir de Russie et la peau d'Espagne. Je pourrais ajouter la frangipane qui prit naissance avec les gants parfumés, et sur l'origine de laquelle on pourrait disserter savamment.

La Mode exigea jusqu'au début du XVIIe, — alors que l'Espagne exerçait à son tour son influence despotique, — que les parfums de bonne origine fussent fabriqués en Italie, y compris gants de senteur venant principalement de Rome.

La passion des onguents, aromates, pommades, lotions, eaux de Toilette, gants odorants, poudres essentielles, atteignit telles proportions que les disciples de René le Florentin songèrent à dissimuler dans les parfums des produits toxiques susceptibles d'expédier sans bruit dans un monde meilleur ceux auxquels on les offrait en présent. Blancs onctueux, dentifrices, fards, étaient les véhicules de poisons corrosifs ne laissant aucunes traces apparentes. Ils s'introduisaient par les pores de la peau ou les muqueuses et cheminaient lentement à travers le corps où ils atteignaient mortellement les organes essentiels à la vie.

Henri III, en vrai petit maître qu'il était, croyait effacer ses taches de hâle en portant la nuit un masque, connu sous le nom de *masque de Poppée* et qui se fabriquait avec de la farine et des blancs d'œufs, qu'il faisait sécher sur son visage et qu'il enlevait le matin avec de l'eau de cerfeuil.

Diane de Poitiers, grâce aux cosmétiques dont elle faisait usage, — bien que quelques biographes

aient affirmé qu'elle n'usait que de l'eau du ciel, — conserva ses charmes, sa beauté, son ardeur de jeunesse jusqu'à un âge extrême. Elle était encore fort belle quand, plus de deux siècles après sa mort, on l'exhuma de son tombeau du château d'Anet. Tenait-elle ses secrets de beauté du fameux Paracelse, ou bien la châtelaine d'Anet était-elle une simpliste, ne demandant qu'à la seule nature ses remèdes contre le temps dévastateur ? Enigme durable ! Toutefois Brantôme ne nous laisse guère ignorer comment ses honnestes dames en usaient savamment pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Avec Henri IV, parfait Béarnais, sain et vigoureux, fier soldat et roi soucieux du bien-être public, l'esprit français italianisé à outrance sous le règne des Valois-Angoulème, se modifia rapidement et totalement. Aux types efféminés de souverains félins, perfides et cruels, entourés de mignons et de bretteurs, de damoiseaux aux mœurs fort équivoques et qui se parfumaient comme des courtisanes, succédèrent de francs et loyaux gentilshommes aimant la vie active, la chasse, la belle galanterie.

Le Vert-Galant fut-il très sensible aux senteurs? J'estime que cela est plus que douteux. S'il en usa, ce fut pour combattre et dissimuler la violente odeur de fauve qu'il dégageait âprement, comme d'ailleurs tous les Rois de sa Race.

Les parfums, alors que gouvernait le Cardinal de Richelieu, épris de fines senteurs, parvenaient de notre Provence que Godeau, évêque de Grasse et bon poète, devait nommer « *La Gueuse*

parfumée » parce qu'elle était pauvre au point de solliciter des subsides de la Cour.

Les femmes recherchaient alors des recettes multiples pour entretenir le corps en santé et les parfumeurs étaient chargés de leur fournir les produits les plus réputés, tels que «l'Eau vitale de jeunesse », «l'Eau impériale », «l'Eau thériacale pour le rajeunissement », accréditée par le célèbre médecin Fernel. Il entrait dans ces préparations des épices, des herbes parfumées, des fleurs, des fruits. C'était compliqué, à la façon des drogues de sorciers ou des remèdes de bonne femme. Il y avait de tout : des racines de gentiane, des feuilles de rue, des clous de girofle, du gingembre, du bois d'aloès, du cubèbe, du romarin, de la bourrache, de l'hysope, de la sauge, de l'eau de rose, du vin blanc, du chardon-bénédic, du citron, de l'orange, du nénuphar. Mais déjà les produits n'étaient plus très purs. La fraude se développait et le philosophe des *Essais* écrivait : « Les hommes ont fait de la nature comme les «parfumiers» font de l'huile, ils l'ont sophistiquée. »

Il te faudrait lire, Florise, le « *Traité des Odeurs* » de Théophraste, imprimé par Vascosan, d'après Adrien Turrebo, en 1556, ou bien le « *Parfumeur François* » qui enseigne toutes les manières de tirer les odeurs des fleurs ou bien encore le « *Parfumeur Royal* », sinon le « *Discours apologétique sur les vertus principales de l'eau de la Reine de Hongrie* ».

Cette lettre est longue. Mes conseils de lecture peuvent t'apparaître comme pensums. Il est prudent de ne pas dépasser le point de

lassitude où ta frivole attention va cesser de demeurer valablement éveillée. Je désire prévenir à la fois la fatigue de l'épistolier et celle de la destinataire. Je veux même éviter les ratés entre le poste émetteur et celui du récepteur, puisque tout est actuellement à la T. S. F.

Je te réserve, ma douce enfant, une nouvelle promenade à travers l'histoire des odeurs. Tu vois à quelle incontinence d'écrits ma complaisance pour toi m'entraîne, au delà de mes prévisions. Mais, au moindre signe de lassitude de ta part, crois bien que je saurai me réfugier dans le garage pacifiant du silence. Je ne reprendrai la route que si tu m'y invites ou même si tu m'en supplie de ta voix la plus énivrante.





Quatrième lettre à Florise sur les parfums

DU SIÈCLE DIX-SEPTIÈME AU TEMPS PRÉSENT



quel pitoyable métier oses-tu me contraindre, ma Florette, avec ton despotisme d'être faible. Tu m'obliges à des synthèses historiques invraisemblables. Procuste aurait reculé devant les amputations qui me sont imposées.

Ne m'écris-tu pas que suffisamment *calée* sur l'époque contemporaine et ne voulant pas abuser de ma tendre sollicitude, tu me pries de me résumer en dix pages et d'en user librement pour la chronologie de Louis XIV à notre heure actuelle.

C'est comme si tu me priais de t'apporter l'eau du Léman dans un petit flacon stilligoutte, ou bien de réduire en un sorbet la masse souverainement neigeuse du Mont-Blanc.

Il y a belle lurette, tu le sais, que je suis le complaisant esclave de tes caprices. *L'oncle en sucre* ne se cristallise jamais brutalement, mais fond sous tes caresses. Je ne changerai donc pas l'harmonie rieuse de ta physionomie à fossettes qui s'enlaidit dans la bouderie.

Je condense mes documents jusqu'à ne faire pour toi qu'une de ces pilules minuscules que l'illustre chimiste Berthelot promettait à l'humanité future pour suffire à sa subsistance.

J'aborde donc témérairement le siècle Louis quatorzième, et, en deux temps, je ferai le procès du Roi-Soleil.

Pourquoi le procès? diras-tu. Parce que, ma chérie, ce Roi, soi-disant le plus *fleurant du monde* — répudiait les senteurs et fit, dit-on, une véritable guerre aux Parfums. Les émanations des écuries royales lui étaient agréables et l'odeur du crottin flattait son odorat dépravé. Cet olympien ignora que, dans la mythologie grecque, les Dieux se faisaient précéder chez les humains par des arômes d'ambroisie qui étaient leurs annonciateurs sur la terre ? Christine de Suède qui fut très philosophe, remarquait que les hautes charges d'un Royaume sont semblables aux parfums, en ce sens que ceux qui les portent ne les sentent plus. En raison de quoi les parfumeurs sont en danger de perdre l'odorat dans la pratique de leur profession.

Peut-être bien Louis le Grand fut-il calomnié, car un livre fameux, *Le Parfumeur francoys*, publié en 1680, nous révèle que l'auguste monarque aimait à s'enfermer dans son cabinet avec



le chef des odeurs en vogue de son règne, M. Martial, pour lui voir fabriquer tels parfums secrets qu'il dissimulait sur son corps, afin de neutraliser les exsudations et effluences qu'il avait réputation de répandre autour de sa souveraine personne.

L'usage des bains, transmis par les étuvistes du moyen âge, qui avaient copié, en quelque sorte, l'institution des Hammams orientaux, s'était peu développé au cours du grand siècle. Dans les plus luxueuses demeures, les salles de bains faisaient défaut. On allait se faire laver chez des barbiers-baigneurs, tenant bains, étuves et dépilatoires pour la propreté du corps humain. *Le Livre Commode* de A. du Pradel, qui était le *Bottin* primitif du 17e siècle, nous a laissé les noms et adresses de ces tenanciers de maisons de décrassement, médiocrement installées.

Au temps de ses amours avec La Vallière, Sa Majesté allait se faire baigner, laver, épiler chez un nommé La Vienne, qui désodorisait sa Grandeur, plutôt qu'il ne la parfumait. C'était une purification nécessaire; aussi, par reconnaissance, Louis XIV fit-il de son baigneur La Vienne son premier Valet de Chambre, aux heures où la fière Montespan ne tolérait ses approches qu'au sortir de ses ablutions.

Mes études, Florise, m'ont rendu intransigeant sur nombre d'opinions historiques. Je crois que le plus grand règne dont notre France se soit honorée ne fut point celui des intimités privées bien odorantes. Versailles ne fleurait la rose, ni la fine cassolette dans ses petits appartements,

tant que vécut le Roi le plus emperruqué du globe. Bien s'en faut ! Je ne veux pas y insister dans ce fugitif aperçu excluant tout vain bavardage. A mon avis, on se farda plus outrageusement alors qu'on ne se parfuma. Il ne reste guère dans l'Art du parfumeur qu'une seule recette de ce temps d'apparat, celle d'une poudre de composition, dite *poudre à la Maréchale*, imaginée et triturée, pour son propre plaisir, par la duchesse d'Aumont, épouse d'Antoine d'Aumont, maréchal de France. Cette poudre réputée ne fut vraiment livrée au commerce et vulgarisée qu'au cours de la minorité de Louis XV, à l'heure de *la Régence*. Il y entrait, de l'iris, de la canelle fine, du bois de Rhodes, de la graine d'ambrette, des roses de Provins, du benjoin et coriandre, de l'essence de bergamote, des fleurs d'oranger, du musc, de la badiane, etc. Mélange digne du temps de la sorcellerie. La poudre dite : *au Bouquet de la Reine* ne fut qu'une imitation et n'eut point égal succès.

Les ouvrages révélant des secrets de beauté pour conserver durablement le charme des dames, suivis de multiples recettes d'eaux de senteur, de pommades, lotions, fards et *conseils galants*, se donnèrent carrière de 1650 à 1715. Les plus fameux sont ceux du Chevalier Digby, chancelier de la Cour d'Angleterre, où, sous le règne d'Élisabeth et de la Reine Anne Stuart, la suprématie de l'art de la parfumerie apparut, sans conteste, portée à un raffinement qui surpassa tout ce qu'on avait connu jusque-là.

N'as-tu pas entendu parler, ma mignonne, des *sweet coffers*, qui furent alors en honneur, et dont

on rencontre tant d'admirables spécimens au *South Kensington* de Londres. C'étaient des boîtes et flacons revêtus de guillochages, de filigranes d'or, de pierreries, qui sont de véritables chefs-d'œuvre d'orfèvrerie. Parmi ces joailleries à parfums, on remarquait certaines boules de senteur en forme de pommes ou de poires, travaillées comme des reliquaires ajourés, et revêtues d'améthystes, rubis, béryls, aigues-marines, topazes ou grenats. On les nommait : *Pomandres.*

Beaucoup de ces *sweet coffers*, en forme de fruits paradisiaques, aussi riches que des ostensoirs antiques et faits de métaux précieux, s'ouvraient par ressort en quatre ou six parties, divisées en tranches égales, comme des oranges, et chacun des compartiments contenait des poudres ou essences de santal, d'ambre, de musc, de pain d'amandes, de bois de cèdre ou autres parfums d'Arabie. On en faisait grand usage au temps fastueux de Buckingham.

Je reviens à notre continent, à notre histoire odoriférante, au dix-huitième siècle pour y saluer le retour de mœurs libres jusqu'à la licence, moins condamnables, en somme, que celle de l'hypocrisie rigoureuse du Roi Soleil.

Sous le règne *du Bien-Aimé*, Louis XV, Versailles devint la *Cour parfumée*, la Cour de la galanterie stylisée dans la rocaille ou le rococo et rythmée par les mélodies charmantes de Rameau, de Mozart et de Cimarosa. Jean Liébault venait de publier un *traité* important sur les arts du parfumeur, les secrets de médecine et la philosophie chimique. Une nouvelle mythologie nais-

sait, où la femme était délicieusement adorée sur un Olympe fantaisiste. Elle s'y offrait *plus que Reine*. Tout était orienté vers ses grâces et sa beauté. Les peintres s'efforçaient à son apothéose sur des ciels d'aurore, au milieu d'envols d'amours joufflus et mutins. Jamais la sensualité ne fut plus développée. Plaire était l'unique souci et jouir de l'heure la plus impérieuse nécessité.

L'étiquette de cette Cour cythéréenne consistait à flatter la vue par l'harmonie des êtres et des choses réunis en un même décor de volupté à se délecter l'odorat par les senteurs les plus fines que chacun mettait son amour-propre à porter sur soi, dans un but séducteur.

« *Un gigot tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre à souper vous sont réservés* », écrivait certain vieux fermier général à la femme qu'il convoitait. Le Duc de Richelieu, petit maître accompli, saturait l'air autour de sa personne de parfums dont il s'était fait une spécialité et qui augmentaient encore son pouvoir sur les *caillettes* de son temps.

Il était alors d'usage qu'on variât chaque jour ses parfums et les grandes coquettes possédaient un calendrier de 365 senteurs caractérisées.

J'ai près de moi sur le coquet *Bonheur du Jour* où je t'écris cette épître, ma Florise, un ouvrage en quatre volumes, intitulé *Abdeker* ou *l'art de conserver la Beauté*, dû, je crois, à un savant Docteur Le Camus, fort réputé pour avoir favorisé l'extraordinaire vieillesse de Ninon de Lenclos, alors qu'il débutait dans la science médicale. Ce qu'il contient d'observations, de recettes, de conseils, de procédés de fabrication

d'odeurs nouvelles, est inénarrable. C'est sous un petit format une bibliothèque de la toilette dépassant toute conception.

Rien que sur les produits énoncés je t'écrirais plus de cent pages, ma Jolie ! Les eaux de la *Reine de Hongrie*, de *Cordoue*, de bergamote, d'Argentine, de myrte ou de fraises, les lotions des Sultanes, d'ambrette ou d'Iris de Florence étaient surtout à la Mode.

Quant aux senteurs, la jonquille, la tubéreuse, la violette, l'œillet, le jasmin, les mille fleurs, la rose, la cerise, l'ambre, la frangipane, le citron et la lavande étaient déjà à la base de la plupart des compositions. Le luxe des parfums était si nécessaire à la Cour que la gracieuse Pompadour dépensait pour séduire quotidiennement le *Bien-Aimé*, toujours si morne et si ennuyé, plus d'un demi-million rien que pour le réassortiment de son cabinet d'odeurs. La Du Barry surenchérit peut-être encore par la suite, car elle commit des excentricités pour arracher au fameux Cagliostro le secret d'une pommade de Jouvence qu'elle voulut posséder à tout prix pour le maintien de ses charmes.

Marie-Antoinette s'appliqua à plus de discrétion, Elle sut donner aux parfums un relent atténué, mais aussi persistant au contact tiède de la peau.

La tragédie révolutionnaire, cela ne t'étonnera aucunement, mit en grève les parfumeurs. Seuls, les sans-culottes révélèrent l'éternelle exhalaison du peuple livré au labeur ou aux joies des libations de l'homme, libre, mais plus que jamais esclave de ses passions. Dans la tourmente de

la Terreur, une seule curiosité à te signaler. On mit à la mode la *Pommade de Sanson*. Avait-elle odeur de sang et couleur de guillotine? En tous cas, celles qui portaient leurs cheveux *à la victime*, dégagés sur la nuque, s'en lubréfiaient la coiffure avec un inconscient cynisme.

Les *Traités* osmologiques consacrés aux odeurs composaient, déjà au commencement et surtout au milieu du dix-neuvième siècle, une bibliothèque importante. J'en ai lu une grande partie et je t'avoue, ma nièce aimée, que tu portes peut-être en toi les mêmes atavismes qui s'attachèrent à ton vieil oncle, lequel, aux temps de sa jeunesse fut très sensible à tout ce qui influençait les centres cérébraux de son olfact, à ce point qu'il ébaucha une œuvre inachevée qui s'intitulait « *La Philosophie des Parfums* ».

Je n'ai nul regret d'avoir négligé ce livre qui n'eut certes apporté dans nos connaissances aucun aperçu nouveau. Je dois reconnaître que la science psychologique, et surtout la psychiâtrie ont ouvert des voies que je n'aurais certes pas découvertes. La valeur des parfums comme agents d'excitation des fonctions de l'amour physique, par exemple, apparaît aujourd'hui comme absolument indiscutable.

Inconsciemment, ce fut ce qui guida toujours les hommes et les femmes nées pour le plaisir et livrées au culte de Vénus. En se couvrant de senteurs pénétrantes, les êtres de volupté, avides de séduction, percevaient l'action troublante qu'ils exerçaient sur les centres nerveux et émotifs d'autres êtres attirés dans leur zone captatrice.

C'est pourquoi les *Nymphes* et *Merveilleuses*, ainsi que les *Muscadins* et *Incroyables* du Directoire se livrèrent si volontiers aux suavités olfactives et abusèrent des aromates, de l'ambre, du musc des Indes, de l'oliban, de l'eau de giroflée, des alcoolats de tubéreuse, de thym, de jonquille et de santal. Des « bouquets » embaumés se dégageaient des mousselines et linons transparents qui voilaient à peine les charmes opulents de ces déesses presque nues, cherchant à se révéler entièrement à leurs contemporains, ainsi que des effrontées païennes soucieuses de faire revivre encore une fois sur la terre les mythes voluptueux de l'antiquité grecque et romaine.

Mais tu n'attends pas de moi, ma bachelette, que je t'instruise des caprices et dépenses somptuaires des citoyennes Tallien, Bonaparte, Hamelin et autres aimables créatures, toutes de sensualité exaspérée. Les hommes font les lois, les femmes les mœurs, et les amoureux du passé écrivent des livres historiques. Tu es une fervente des Goncourt. *La Société française pendant le Directoire* suffira à tes curiosités.

De même, le bon bourru Frédéric Masson, qui fut atteint de *Napoléonite* aiguë, te dira le goût dont témoigna le *Petit Caporal* pour les baumes et les eaux de Cologne qu'il colportait avec lui dans les camps. L'Impératrice Joséphine, cet oiseau des Iles, aux manières exotiques, fort capricieuse, inconsidérée, le cœur vite sur la main, boutadeuse et lunatique, fut une des plus grandes affamées de parfums qui se soient montrées dans le cours des âges.

Elle en consomma, à elle seule, des boutiques entières, des cosmétiques, surtout des pâtes et des poudres vivifiantes, y compris les lotions prometteuses d'adolescence restituée. Elle engloutissait pour sa toilette des sommes fantastiques. Lorsque son impérial époux acquérait de la gloire en conquérant le monde, elle avait des loisirs qui lui permettaient de se livrer à son art favori d'autoplastique et à l'adornement pictural miraculeux de sa beauté, encore que discutable, si l'on en croit ses illustres portraitistes. L'apparence de cette beauté, était plus coûteuse que ne l'aurait été la réparation intégrale des plus belles fresques des quatrocentistes italiens dans toutes les églises de la Péninsule.

L'époque qui se résume sous le nom de la Restauration nous apparaît comme un sombre flambeau refroidi sous l'éteignoir. Une grisaille historique, quelque chose de froid comme un camée, de rigide comme un goupillon, de terne comme un camaïeu, se montre en scène et s'y maintient.

A travers le temps et l'espace, les années marquées au sceau de Louis XVIII et de Charles X dégagent une odeur de renfermé, un caractère de provincialisme tout de morne respectabilité sévère.

Ce fut l'heure bienheureuse de la sainte mousseline, des robes à collet monté, de la laideur pudique et contenue, du lait virginal, de la cithare et de la harpe, celle des Romances de Loïsa Puget, de la *Grâce de Dieu*, du *Soleil de ma Bretagne* et de la *Bénédiction d'un père*. On y cultivait les vertus de l'eau de concombre pour le teint, de la pommade à la moelle de bœuf

pour les cheveux ainsi que les parfums de violette et d'iris dans les lessives.

Es-tu curieuse, ma Florise, de ce qui se débitait tant boîtes que flacons en ces temps de pseudo-chasteté, où la duchesse d'Angoulême donnait le ton? Réjouis-toi, j'ai acquis, et heureusement conservé, une curieuse collection composée de plus de 760 vignettes détachées de boîtes ou enveloppes ayant contenu des savons et produits de beauté, ou des réclames et images distribuées chez les parfumeurs.

Presque tous ces sujets ont été coloriés avec soin ; ils reproduisent les modes et les coiffures de la Restauration ; les heures de la journée d'une élégante.... Le « *Parfum de Madame* » offre les traits de la duchesse de Berry ; *l'Eau des Braves* s'illustre de nombreux costumes militaires ; le souvenir de l'Empereur reste vivace sur nombre de vignettes ; *le Fluide de Java, l'Huile antique, le Parfum du Troubadour* s'ornent des poétiques décors et des évocations gothiques du romantisme, l'enthousiasme pour la cause des Hellènes a mis l'*Eau athénienne* à la mode ; certains produits donnent les portraits de Madame Dorval, de la Malibran, des scènes d'opéras de Rossini, Auber, etc. Le passage révolutionnaire est marqué sur ces réclames : *journées de Juillet*, avènement du drapeau tricolore.

Je puis également, chère Florienne, t'exposer que sous la Restauration, l'invention du vaporisateur d'odeurs s'innova chez nous. On se servait bien en Angleterre, au XVIIe siècle, des *Casting Bottles* qui étaient des sortes *d'aspersoirs*, mais le véritable

vaporisateur est français. Son inventeur — qui le croirait ! — est le célèbre écrivain gastronome Brillat-Savarin. Voici une lettre que j'ai pu dénicher. Réjouis-toi de connaître ce que les autres ignorent, afin de pouvoir en tirer quelque vanité quant tu seras La paonne d'un salon à la Mode.

L'auteur de la *Physiologie du Goût*, écrit: «Certain jour dont le souvenir m'est cher: c'est celui où je présentai au Conseil d'Administration de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale mon *Irrorateur*, instrument de mon invention, qui n'est autre chose que la fontaine de compression appropriée à parfumer les appartements.»

«J'avais apporté dans ma poche ma machine bien chargée; je tournai le robinet et il s'en échappa avec sifflement une vapeur odorante qui, s'élevant jusqu'au plafond, retombait en gouttelettes sur les personnes et sur les papiers.»

«C'est alors que je vis avec un plaisir inexprimable les têtes les plus savantes de la capitale se courber sous mon *irroration* et je me pâmais d'aise en remarquant que les plus mouillés étaient aussi les plus heureux.»

Personne ne s'est avisé de parler de cette invention de Brillat-Savarin. Je bénis l'occasion seule qui me fait te la révéler.

République de 48, Coup d'Etat, Second Empire, vingt ans de corruption, guerre de 70, troisième République, premier quart du vingtième siècle, tu connais cette histoire, celle dont tu es issue, mon enfant, celle d'hier, plutôt triste. Les parfums la résument par les règnes du Patchouly, de la violette de Parme, du lilas blanc, des Philocomes, du ylang-ylang, des produits artificiels dérivés de la houille et de ceux des combinaisons chimiques les plus ingénieusement amalgamées et alambiquées qu'on puisse rêver.

Me voici au bout de mon papier. Je crois sentir que tu vas murmurer une chanson déjà hors mode qui s'achève par ce cri de langueur: «*Moi, j'en ai marre* !» Je me hâte donc de fermer ma boutique professorale que je n'avais, d'ailleurs, entr'ouverte que pour toi et dont j'ai si peu sorti de marchandises qu'elle m'apparaît pour ainsi dire intacte.

Ce bavardage n'a nulle prétention à un cours d'enseignement. Dis-moi, toutefois, petite chérie, si ton *no-noncle* fut clown à ton gré en se pelotonnant comme il vient de le faire dans ces diverses menues lettres que tu reçus de lui? Ne faut-il pas que les enfants s'amusent? Ne t'ai-je pas trop ennuyée; — J'en ai peur.





Cinquième lettre à Florise

SUR LA COSMÉTIQUE ET L'ESTHÉTIQUE DES FARDS A TRAVERS L'HISTOIRE

Je me croyais quitte avec toi, insatiable Florise! ayant résumé, en quatre lettres successives, l'essence archi-quintessenciée de l'histoire des parfums, dont la Bibliographie seule comprendrait un gros volume; j'estimais, avoir le record des compressions difficiles.

J'ai vaporisé, sur ton intellect de bergeronnette une émulsion de connaissances extra - légères, propres à te fournir une vague notion de ce que furent, à toutes les étapes de notre Humanité, les arts subtils imaginés par nos pères pour satisfaire la délectation de notre sens olfactif.

Pouvais-je penser que, capricieuse, versatile, avide d'inconnu, toujours en fringale de nouveauté, tu t'aviserais, avec un esprit diabolique, de t'apercevoir que j'avais prudemment mis de côté la science *de la Cosmétique* et tout ce qui touche à

cette esthétique du maquillage que nos aïeules pratiquèrent à qui mieux mieux!

Vite une épître complémentaire! m'écris-tu. J'obéis encore; je reprends la plume pour te donner un abrégé, une manière d'aperçu, *d'épitomé*, un compendium, qui apaisera, j'aime à le croire, ton prurit des coquetteries rétrospectives.

D'après l'auteur du *Livre d'Enoch* dans *l'Ancien Testament*, ce serait l'ange Azaliel qui aurait appris aux filles des hommes l'art de se rougir le visage déchaînant ainsi l'amour sur la terre par ce fait que les anges, ses frères, à la vue de vierges plus roses que l'aurore, s'enflammèrent pour elles jusqu'à les épouser et que, de cette alliance du génie et de la beauté, relevée par l'artifice, naquit cette race illustre que l'Écriture désigna comme celle *des forts et des puissants*.

L'antimoine serait le plus ancien des fards dont il ait été fait mention. Dès la plus haute antiquité on le vit en grande faveur. Pour dire le cas qu'on en fit, rappelons que Job donna à une de ses filles le nom de « vase d'antimoine» « Keren Hapuch », ce qui équivalait, en quelque sorte, à notre terme d'argot: « *boîte à fard* ».

Le fard d'antimoine servit longtemps aux Orientales qui, se voulant des yeux agrandis et largement fendus, obtenaient cette illusion en se passant autour de la paupière une aiguille trempée dans l'extrait d'antimoine. Isaïe, dans le dénombrement précieux qu'il nous a légué des parures des filles de Sion, se garde bien d'omettre ces aiguilles à teinture pour les yeux. La mode en était si répandue que nous lisons

dans un des *Livres des Rois* que Jézabel (dont l'éclat emprunté nous fut aussi révélé par Racine), ayant appris l'arrivée de Jéhu à Samarie, se mit les yeux dans l'antimoine, ou, pour s'exprimer comme l'écriture, se les plongea dans le fard, pour parler à cet usurpateur et se montrer à lui.

Le prophète Jérémie, qui était un grand raseur biblique et dont le mot de « Jérémiades » a vulgarisé l'état d'éternelles doléances, criait aux filles de Judée : « En vain vous vous revêtirez de pourpre, et vous mettrez vos colliers d'or ; en vain vous vous colorerez les yeux d'antimoine, vos amants vous mépriseront ».

Jérémie ne sut convaincre les filles de Judée ; le fard continua d'être employé. Tertullien et Saint Cyprien déclamèrent plus tard contre cette coutume sans plus d'effet, car aujourd'hui encore les femmes d'Orient se teignent les yeux de khol (ou co-ol) par tradition, et rien ne saurait les en empêcher, pas plus que de se servir de henné pour leurs ongles et la paume de leurs mains.

Jamais, peut-être, la splendeur de l'adoration physique n'alla aussi loin que dans l'antique civilisation d'Égypte, en cette vallée du Nil où régnèrent les Pharaons et, principalement, sous la dynastie des Ramsès. Rois, reines, femmes, guerriers, savants, prêtres et sacrificateurs, bœufs, chats, statues de déesses et simples momies, tout s'ornait de couleurs vives, se revêtait de décorations symboliques, où l'or se mariait aux carmins, aux verts profonds, aux bleus indigo ou aux pourpres violentes. Sous les Sésos-

tris et les Ptolémées, ces maquillages étaient si ardents qu'ils ont résisté aux ravages des si cles. La réputation des Égyptiens dans cette science du décor humain avait été portée au delà des mers, car les impératrices romaines faisaient acheter chez les prêtres charlatans du temple d'Isis, les mystérieux secrets du « *Cosmetikon* », qui révélaient les procédés aptes à donner aux visages l'éclat de l'or et de l'ivoire.

A Ninive, dans le pays d'Assur, à Babylone, en Chaldée où la polychromie régna en maîtresse, les fards exercèrent longtemps leur puissance despotique et les Assyriennes poussèrent l'amour des cosmétiques jusqu'à se vernir et s'émailler le visage à l'aide d'enduits qui, en se desséchant, obtenaient la consistance, l'éclat et la durée des plus beaux laques d'Extrême-Orient.

Théophraste nous enseigne que les Grecs appelaient fard ou « fucus » tout ce qui pouvait teindre la chair, tandis que la substance particulière dont les femmes se servaient pour oindre leurs joues de rouge était nommée « rizion », racine importée de Syrie à cet usage.

Le fucus s'additionnait souvent d'un blanc de céruse, le rizion était un carmin qui ne pouvait être confondu avec le *purpurissum*, extrait de l'écume de pourpre à l'état d'ébullition.

Les Grecs, parmi tant d'autres vanités déclarées, avaient celle de se regarder comme les inventeurs ou les importateurs de la cosmétique. D'après leur mythologie, les secrets de beauté leur seraient venus du haut du mont sacré de

la Thessalie, par l'entremise de la nymphe Oenone, la célèbre parfumeuse de l'Olympe.

Chez ce peuple, amoureux de la perfection des formes, l'usage des artifices devait atteindre à des excès véritables, et le sage et austère Solon légiféra en vain contre les parfums, les opiats, les teintures et les badigeonnages faciaux. On n'en continua pas moins à distiller des huiles et à se composer des masques d'adolescence et de beauté tentatrice, tandis que la belle Aspasie, hétaire lettrée, livrait à la publicité deux livres de précieuses recettes d'embellissement et de vénusté employées par elle.

Tu peux te rendre compte, que les fards que nous nommons «*confusion*» et «*pudeur offensée*» et qui suppléent à un état moral dont la jeunesse féminine actuelle s'est si bien libérée, existaient déjà à profusion à l'heure ou Aphrodite comptait autant d'aimables prêtresses dévouées à son culte qu'il y avait de jolies filles en Hellade.

Mais avant de te renseigner sur les artifices de la toilette au temps des Césars, laisse-moi, chère nièce, te récréer un instant par l'étymologie du mot «*fard*» qui presque sûrement tire son origine du mot italien «*farda*» qui signifie : *crachat.*

Je vais te fournir l'explication. Les anciennes Romaines avaient des soubrettes accortes, spécialisées dans les services les plus divers. On s'entendait déjà à la division du travail. Donc, les esclaves chargées de concourir à l'éclat du teint par un maquillage de résistance, se voyaient tenues de broyer avec les dents et de diluer avec



leur salive le mercure et autres ingrédients qui composaient la pâte tinctoriale qu'elles appliquaient sur les joues des coquettes, en vue de dissimuler la pâleur de leur visage.

Lucien, le grand peintre des mœurs antiques qui retrace les usages de ses contemporains, alors sujets de l'Empire, sous le règne des Antonins, nous fait assister au petit lever des épouses de certains des plus riches sénateurs romains.

« Si quelqu'un, dit-il, voyait ces dames au moment où elles se réveillent, il croirait rencontrer un singe, ce que nous considérons comme d'un mauvais augure à notre première sortie.

« Elles s'entourent d'un cercle d'esclaves et de vieilles complaisantes qui s'empressent à l'envi de faire revivre sur le visage de leur maîtresse les attraits que la nuit a détruits. Se laver les yeux avec de l'eau froide et vaquer gaiement à ses affaires de ménage serait regardé comme une affectation ridicule de nos antiques mœurs. Il faut à présent, avant tout, employer les poudres, les pommades, les teintures. Tout cet attirail ressemble à un cortège : chaque femme de chambre, chaque esclave porte un coffret, un vase, des pinces et instruments variés, des boîtes autant qu'il peut y en avoir dans une pharmacie. Cet admirable peintre qu'est ce rhéteur et philosophe de Samosate nous brosse un tableau, qui ne nous laisse rien ignorer des ingénieux rafistolages de ces illustres patriciennes.

Martial disait aussi de Messaline : « Les trois quarts de ses charmes se trouvent dans des boîtes ; sa table de toilette est composée d'une centaine

de mensonges et ses cheveux ont tant d'éclat qu'ils vont rougir jusqu'aux rives du Rhin.

Un savant allemand a écrit au début du siècle dernier un ouvrage intitulé : « *Sabine ou Matinée d'une Dame romaine à sa toilette, à la fin du* Ier *siècle de l'ère chrétienne.* Cet érudit, C. A. Bœttinger, nous renseigne copieusement sur tous les apprêts que subissaient toutes parties du visage : les dents, la chevelure, les yeux, les oreilles, le nez, le front. Si tu en es curieuse, chère petite, je te le ferai lire ; tu y verras qu'on se teignait les cheveux non seulement en rouge-orange, mais encore en jaune citrin et, qui mieux est, en bleu céleste.

Vingt volumes sur le sujet n'épuiseraient point la matière des raffinements artificieux, des prothèses et des fardements dans l'ancienne Rome.

Sans nous attarder aux épigrammes des poètes latins déchaînés sur ces vieilles folles de l'Empire romain, qui passaient à accommoder leurs restes plus de temps qu'elles n'en accordaient au sommeil, je te citerai comme souveraines dans l'art des cosmétiques, dès le xve siècle, de notre ère, les dames florentines qui, pour dissimuler les rides, comptaient plus de trois cents recettes. Les cosmétiques avaient pris un tel ascendant sur la vie de Florence que les prêtres jugeaient nécessaire de leur déclarer une guerre ouverte. Mais si la crainte de l'enfer était grande, plus grande encore était la passion de se farder, et les florentines, tout en tremblant devant les colères de l'Éternel, ne cessèrent de se maquiller le visage. Et lorsque les faces pâles devinrent à la

mode, par la suite, dans l'Europe entière, rien n'y put, ni les railleries, ni l'opposition du clergé. Les dames allaient jusqu'à manger du sable pour gagner le teint maladif.

Michel Nostradamus publia en 1552 un *Traité des fardements et des senteurs* qui aida à la réputation de ce Docteur mathématicien, prophète et occultiste. Les merveilleux effets de ses drogues, à ce qu'il affirme, rendaient « la face nette, luisante et polie comme un miroir ». Mais personne jusqu'ici n'a pu fournir des textes de ce livre, dont on ne connaît que le titre.

Le charlatanisme suivit cette voie nouvelle. Mathioli, médecin italien, répandit son *Traité de l'Ornement du corps* dans lequel le ciel, la terre et la mer sont mis à contribution pour embellir la peau. On compila sans discernement les écrits des anciens ; la chimie, qui venait de renaître, s'empressa d'exploiter cette nouvelle branche d'industrie. Il est impossible d'imaginer à quel degré fut poussée la démence des vendeurs d'orviétan de cette époque, dans l'art de composer des remèdes propres à embellir.

La seule nomenclature t'apparaîtrait dégoûtante et fatigante, ma tendre et délicate Florise, imagines, si tu l'oses, qu'on y trouve des substances vénéneuses, de la chair, du sang, des os, des acides concentrés, des lis et des roses. Le teint d'une jolie femme devait alors vraiment sortir de l'alambic à l'aide de la distillation de douze pigeons blancs hachés avec du borax, du souffre, du sucre, du miel, de l'alun, du camphre, de la mie de pain de seigle, du lait de

chèvre, de la bourrache, etc., un véritable philtre de démoniaque occultiste.

C'est tout un recueil épistolaire qu'il me faudrait t'adresser, sur notre grand siècle qu'éclaire la figure rayonnante du Roi à la devise solaire «*Nec pluribus impar*». La Société polie des Précieuses et des Dames à grands falbalas, était fort dissolue sous ses pompes apparentes. A mon sentiment, elle fut plus perverse que le 18e siècle qui est considéré comme un temps de dépravation inégalable. C'est que, à nos regards préjugistes, les mœurs n'apparaissent qu'en raison de l'hypocrisie d'une époque. Sous Louis XIV on s'efforça de sauver les apparences, de fleurir la surface, mais le fonds n'était pas recommandable, je t'assure.

La belle Ninon de Lenclos, qui depuis deux siècles est le sujet principal de nos réclames pour eaux de Jouvence et qui inspira tant de passions à un âge où les plus persistantes matrones se sont décidées à la retraite, cette Ninon, à laquelle on ne disait jamais : *non* et qui conserva une aimable et spirituelle égalité d'humeur jusqu'à quatre vingt-dix ans, fut la seule qui eut horreur des artifices de beauté. Cependant, si elle eût vécu de notre temps ultra-pratique, elle aurait ouvert une *Académie esthétique* et sa fortune se serait centuplée.

Le bon La Fontaine n'a-t-il pas écrit, devant le spectacle pictural de son temps :

Les fards ne peuvent faire
Que l'on échappe au temps, cet insigne larron,
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer ; que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage !

Relis La Bruyère, La Rochefoucauld et tous les moralistes emperruqués, ô ma nièce indolente; tu seras renseignée sur les propos qu'ils tiennent vis-à-vis des figures de leurs contemporaines comparables aux palettes de Mignard.

Durant tout notre XVIIIe siècle fripon, sceptique, entièrement adonné aux plaisirs de l'amour, on se plâtra, farda, poudra sans mesure. On employa tant de drogues néfastes que les femmes eurent à tout instant « des vapeurs », c'est-à-dire de passagères migraines, de furtifs vertiges cérébraux dont l'origine remonte, à n'en pas douter, à l'excès des cosmétiques employés.

On a pu comparer les Caillettes de ce temps à des oiseaux amusants qui changeraient de plumage deux ou trois fois par jour ; mais la plus grande excentricité de la mode fut, encore et plus que jamais, celle des mouches, qui mit sur le visage des coquettes tant de constellations qu'on les put comparer aux signes du zodiaque. La mouche était comme le cachet d'une belle peau et l'indispensable accessoire du jeu de la physionomie.

Il y avait un art particulier pour placer ces mouches aux endroits les plus propices du visage, sur les tempes, près des yeux, proche de la bouche ou du front. Une dame de marque ne pouvait en avoir moins de sept ou huit à la fois, et elle se serait cru perdue si, au cours de ses sorties, elle n'avait emporté sa boîte à mouches avec elle. Selon leur emplacement, ces mouches eurent un nom caractéristique : il y eut la « passionnée », la « galante », « l'effrontée », « la coquette » et « la receleuse », suivant qu'elles se

trouvaient collées au coin de l'œil, au milieu de la joue, sur le nez, près des lèvres ou sur un bouton pour le dissimuler.

Au sortir de l'enfance, les gentes gamines du XVIIIe siècle fardaient leurs poupées et se fardaient elles-mêmes dès la douzième année. Elles ne connaissaient même pas les roses naturelles de leur teint, ni la délicieuse coloration des premières émotions d'amour ! Tout était au pastel, à fleur de peau !... On se fardait de jour, on se fardait même de nuit avant de se mettre au lit. Il fallut le coup de torchon de la Révolution pour essuyer tout cela.

Je ne t'ai parlé ici ni des Reines, ni des favorites royales de la main gauche, qui imposèrent les modes des fardements et donnèrent le ton sur les façons multiples de se décorer la face et de s'aviver les yeux jusqu'à s'attirer ce madrigal : « Ton regard est tout un carquois ! »

Je ne t'ai parlé ni de la Pompadour, ni de la Du Barry, ni de cette infortunée Marie-Antoinette qui fit éclore tant de pamphlets relatant son art prestigieux à se fleurir le teint.

Après la Révolution, la santé devint à la mode ; on n'entendit plus parler ni de migraines ni de vapeurs, et les belles se portèrent le mieux du monde. On ne mit plus de rouge, cela devint vulgaire, et la pâleur fut de bon ton. On n'usa plus que du blanc de perle, laissant le rouge aux muscadins, car toute femme néo-grecque se piquait d'avoir un « visage à la Psyché », d'après l'esthétique du tableau de Gérard.

Sous le Directoire, Madame Tallien nous apparaît comme une des dernières raffinées. Cette belle extravagante, voulant dépasser Poppée, contracta l'habitude de prendre des bains avec des fraises et des framboises, qu'elle mettait dans une proportion de vingt livres par bain et qu'elle faisait écraser dans l'eau de sa baignoire. Ce bain donnait, paraît-il, à sa peau, de la douceur, du velouté, une couleur d'un rose tendre incomparable et, aussi, parfumait délicieusement son corps, du moins d'après ce qu'elle affirmait à ses innombrables amis, et peut-être d'après ce que révélèrent d'heureux privilégiés.

Venons à l'Empire et à la Cour Impériale sur laquelle on a tant écrit. Napoléon aimait les artifices, le décor, la parure, la vie exaltée sur le visage de ses sujettes.

Les historiens de la bonne Joséphine ne nous ont rien caché d'ailleurs sur la question des fards. Dans sa « *Joséphine Impératrice* », Frédéric Masson nous a révélé que, pour l'année 1808 seulement, la gracieuse et légère souveraine paya à la dame Martin, célèbre parfumeuse (et épouse du fameux vernisseur en tons d'ambre et d'aventurine), une somme d'environ deux mille huit cents francs de rouge, ce qui semble d'autant plus invraisemblable que Madame Martin était une des nombreuses fournisseuses de la créole couronnée. Les pots de rouge se payaient d'ailleurs quatre à cinq napoléons pour un seul petit gobelet de 50 grammes.

Des élégances de la Restauration et des ingénues fraîcheurs des femmes romantiques et

Louis-Philippardes, je ne veux te parler, ma petite Florise. Il me semble que je vois papilloter tes paupières sur ce dernier feuillet de mon épître et j'en conclus que « le marchand de sable va passer » et que, comme disent les loustics, il est temps que je n'en jette plus.

L'aberration du maquillage fut de tous les temps et fournirait matière à de nombreux in-folios. Une femme de la Cour du grand Frédéric demandait au Roi philosophe, ami de Voltaire :

« Comment, Sire, après tant de gloire, pouvez-vous penser encore à en rechercher de nouvelle ? » Et le souverain dilettante de répondre aussitôt :

« Ah ! Madame, comment vous, qui fûtes si belle, pensez-vous encore à la nécessité de mettre du rouge à vos joues ! »

La beauté est, en effet, le plus grand des pouvoirs humains. Elle vaut souvent plus que la vertu et le talent. Qui dit beauté, dit gloire et conquêtes. Comment nous étonner, que, pour la conserver, la femme emploie tant de stratagèmes et déploie tant d'artifices?

La coquetterie n'est-elle pas toute la littérature féminine, l'unique et éternelle philosophie des filles d'Eve?





Lettre de Florise à son Oncle

SES OBSERVATIONS SUR LA CULTURE
DE L'ODORAT
SON DILETTANTISME VIS-A-VIS DES PARFUMS
ET SES PRÉDILECTIONS
DANS LA PARFUMERIE DE NOS JOURS

Si le cœur avait, comme nos genoux, sa rotule flexible, le mien, sois en assuré, Amour d'Oncle, se couderait à tes pieds, en angle rentrant, pour t'offrir l'hommage reconnaissant de ta Florise charmée par tes enseignements. En effet, tu as transformé les brumes de mon ignorance en fraîches gouttelettes de lait d'Iris, ce qui m'attendrit et me rend comme baignée d'une émolliente gratitude pleine de soumission.

Hein ! que dis-tu, mon « ton-ton », de ce début épistolaire? Il se stylise assez bien dans la manière fleurie des plus métaphoriques *salams* d'Orient. Puisse la bénédiction d'Allah te béatifier, ô frère puîné de ma tendre et regrettée maman,

toi qui consentis à devenir le tuteur du fragile roseau pensant que je demeure encore, vacillant sur les rives de ma jeunesse qui fuit éperdûment avec la turbulence d'un gave Pyrénéen.

Je te sais, mon Grand, savoureusement nourri du miel de la bonté humaine ; sensible, obligeant, modeste, terriblement savant, mais uniquement au service d'autrui. Aucune ambition ne te mène ; nulle orientation vers les honneurs ou les charges qui abâtardissent le caractère ne te chante. Tu me fais songer, cher papa d'élection, à ce joli proverbe arabe : « Le savant dans son pays, l'or et son filon du sous-sol, restent presque toujours ignorés ».

Toutefois, oncle chéri, tout en concevant les prodigieuses débauches de parfums de l'antiquité, qui allait jusqu'à faire pleuvoir des eaux de senteur sur les vélums des arènes sanglantes, les jours où César alimentait ses fauves de martyrs chrétiens, je reste, je ne puis te le cacher, faute de moyens de contrôle sur la valeur subtile et la finesse qualitative et conjecturale de ces produits odoriférants, tout ce qu'il y a de plus sceptique, même incrédule. Comprends-le bien : J'appartiens à mon siècle ; j'ai besoin de témoignages et réclame le *critérium* indispensable.

Lorsque je rencontre, dans les musées, ces jolies fioles aux formes esthétiques, irisées par le temps, que soufflaient, il y a des milliers d'années, du bout de leur canne de bronze, d'ingénieux ouvriers phéniciens, j'ai tendance à penser que ces hommes étaient de vrais artistes, mais s'il s'agit des essences parfumées encloses dans ces

flacons aux délicieux galbes, je n'ai plus aucune pièce de conviction. Mes narines s'émeuvent frémissantes, mais les parfums d'antan se sont évanouis. Le propre des senteurs concentrées est de se volatiliser, de s'évaporer, de disparaître comme tout ce qui est légèreté, subtilité, exquisité, dilatabilité et expansibilité. Alors, avec Montaigne, je conclus : *Que sais-je?*

Laisse-moi donc te confesser, mon oncle doctissime, que j'ai une confiance des plus modérées dans la finesse essentielle de ces quintessences. Jusqu'à preuve du contraire, j'estimerai qu'elles purent avoir été bien composées et établies, mais fort imparfaitement distillées, exprimées, clarifiées dans des alcools qui n'étaient certes ni très purs ni de haut titre.

Nos aïeux, comme nous, conservaient leurs illusions sur l'excellence de leur parfumerie. Shakespeare, que Voltaire considérait comme un barbare ivre, a souvent parlé des parfums, tout comme aurait pu le faire en ce siècle, un Robert de Montesquiou. Voici de lui un fragment poétique traduit par un barde du temps de Népomucène Lemercier qui, mort en 1840, fut à cheval sur le classicisme et le romantisme naissant :

Les fleurs, don passager d'un été trop rapide,
Ne donnent, se fanant, qu'un fugitif plaisir;
Mais leurs sucs, distillés en un parfum liquide,
De leur éclat vivant gardent le souvenir :
Une prison de verre enfermant leurs senteurs
Rappelle l'heureux jour qu'embauma leur présence.
Vienne aujourd'hui l'hiver déchaînant ses rigueurs,
Si la fleur a péri, respirons son essence.

Certainement on retrouve ici la preuve d'une distinction olfactive sous le grand règne britannique. Si je ne professe que des doutes normaux sur la perfection de fabrication des senteurs de luxe, par contre je suis convaincue que nos ancêtres eurent une culture de l'odorat infiniment plus développée que la nôtre. Ils sentaient mieux et fabriquaient moins scientifiquement. Il y eut compensation.

Dans la preste randonnée historique, faite en mon honneur, oncle le plus disert qui soit parmi les oncles de la chrétienté, tu n'as pu me parler du sens de l'odorat ni aborder l'étude des préjugés ridicules qui ont régné trop longtemps dans une société imbécilement austère et confite en principes rigides et doctrines niaises contre tous ceux qui se parfumèrent. On ne pardonnait pas aux dilettantes osant jouir olfactivement des aromatisations corporelles. Ils étaient à l'index d'un monde où l'ennui et le cruel puritanisme étaient de mode.

Il fut alors de très mauvais ton pour un homme de sentir bon. Une jeune fille se serait également déclassée irrémédiablement en répandant d'autres senteurs discrètes que celles de l'iris de Florence, de la verveine, de la lavande ou de la violette, distribuées, par sachets de fleurs ou de racines séchées, dans sa lingerie intime. De 1815 à 1875 environ, pour préciser, ce stupide rigorisme parvint à se donner carrière et à faire autorité dans le monde qualifié *respectable*, qui imposait ses lois à la grande bourgeoisie haut cravatée, n'usant que de l'*aqua simplex* pour ses ablutions.

Eh bien ! vieil oncle et affectueux copain, grâce à l'indulgente liberté que tu me permis si complète à toutes les heures de ma formation juvénile, je me suis appliquée à *rééduquer* mon pauvre petit odorat et à le rendre apte à percevoir, à pressentir, à dégager toute odeur suave qui se répand, s'exhale ou se communique dans l'ambiance de la nature, des salons ou des boudoirs. J'aime surtout les parfums cachés, délicats, qui se trahissent lentement comme les aveux des âmes recueillies. Je me délecte à ces vibrations particulières de certains corps qui émettent des vagues de senteurs, exerçant sur le nerf olfactif la même action dynamique que produit la lumière sur le sens optique ou une sonatine proche ou lointaine, sur le sens auditif.

Tu m'as appris toi-même, sage professeur, aimant profondément Baudelaire, le vers fameux si souvent enchâssé dans des proses symboliques :

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Hoffmann, l'auteur des *Contes fantastiques*, avait, bien avant le chantre des *Fleurs du mal*, noté et révélé ces sortes de correspondances, aujourd'hui reconnues, contrôlées, expliquées et tenues pour indéniables : « Dans l'état de délire précédant le sommeil, écrit-il, il se produit chez moi une *confusion entre les couleurs, les sons et les parfums*. C'est comme si les uns et les autres naissaient mystérieusement tous ensemble d'un même rayon de lumière et s'unissaient ensuite pour se réaliser dans un concert admirable, qui me plonge dans un état extatique délicieux ».

N'est-ce pas étrange, ce symbolisme d'Hoffmann, précurseur de Baudelaire, de Rimbaud et de J.-K. Huysmans, dont les pages d'*A. Rebours* sur les odeurs m'ont donné tant d'agrément, par le fait que je les sentis, mieux que bien d'autres, étant une *olfactophile* hyperesthésiée de très longue date.

Mais revenons à nos parfums synthétiques :

Ce qui me fait supputer l'incomparable supériorité des produits multiples de l'heure présente, c'est que, de divers points de vue, la science participe techniquement à leur production et s'applique à en parfaire la fabrication à l'aide de machines perfectionnées, d'alambics doués d'une puissance de distillation inconnue jusqu'ici, de séchoirs incomparables, d'enfleurages ou macérations d'un procédé d'extraction tout à fait complète, sans parler du concours du vide permettant d'opérer à très basse température et d'obtenir dans leur absolue intégrité et suavité toutes les senteurs végétales et autres.

La chimie organique, appliquée à l'art de la parfumerie, a permis la réalisation d'essences artificielles, par éthers composés et par voies de synthèses qui, paraît-il, donnent des résultats industriels tels qu'on n'aurait pu les imaginer, il y a seulement dix ou quinze lustres, du temps des chandelles et des bougies.

Mais, sur ce terrain, je ne m'avance que timidement et je ne songerai jamais à y planter un drapeau conquérant. Je suis d'ailleurs peu hardie, intimidée, car je te devine, très souriant, mon cher oncle, toi si prompt à l'ironie blagueuse. Tu

dois t'étonner, avec une gaieté railleuse, de me voir assez effrontée pour me mettre ainsi « *à la page* » des jeunes demoiselles de ce temps, doctoresses ès-sciences, expertes en mécaniques, ingénieuses calées en mathématiques, métaphysiciennes, géologues, prospectrices, que sais-je encore ! Mais c'est vraiment mal de te moquer ainsi de ta Florise, c'est pourquoi, pour me venger, vais-je remédier à quelques lacunes dans l'enseignement que tes lettres documentaires m'ont apporté.

D'abord que je t'apprenne l'origine de ce mot « *Poudre de riz* » où le riz n'entra jamais, mais bien l'Iris de Florence. Cette poudre c'est *l'orris flour* des Anglais, c'est-à-dire la *farine d'iris*. Dois-je aussi t'enseigner que le célèbre *Lait virginal*, auquel tu fais allusion, était à sa naissance *l'eau de myrte* dont notre Rabelais recommandait l'usage et dont dérivèrent comme petits ruisselets de beauté et de jouvence, *l'eau de chair, l'eau qui rend vermeille, l'eau pour faire pâlir, l'eau qui conserve aux personnes maigres la finesse du teint*, etc. Il y eut aussi, vers le XVIIIe siècle, les *mouchoirs de Vénus* pour se lisser et purifier la peau du front et *l'essence de cire vierge* pour enlever les rides et les tannes de la peau et qui, deux siècles avant un produit actuel à réclame effrénée, assurait déjà un masque nocturne retirant les impuretés du visage.

Veux-tu enfin, par un rappel anecdotique, connaître l'origine de l'introduction du Patchouly chez nous? Elle est curieuse, car elle remonte à la Monarchie de juillet et aux débuts du second

Empire alors que la grande mode, le chic suprême était, pour une mondaine représentative, d'avoir son ou ses châles de l'Inde.

On en importait de grandes quantités et l'imitation s'en mêlait. Que n'arrive-t-on pas à contrefaire? Les connaisseurs savaient que les châles venant des Indes se reconnaissaient à une senteur sui generis, très particulière, intraduisible, impossible à désigner. On y parvint cependant après de longues enquêtes. *C'était le Patchouly.* On en réclama, on l'acclimata. Il fit fureur à la cour de la Reine Victoria et à celle de l'Impératrice Eugénie, puis il s'effondra dans le discrédit. Aujourd'hui c'est un parfum complémentaire qui s'unit à la composition de certains bouquets.

Ce fut à qui déclarerait que le Patchouly ne convenait plus qu'aux portières et aux filles de service. Pour ma part, je me sens assez écœurée par cette odeur forte et je dirais volontiers, avec la chère poétesse, Renée Vivien, dont je sais tous les vers berceurs si raffinés :

> Je hais les lourds parfums et les éclats de voix
> Et le gris m'est plus cher que l'écarlate et l'ocre.

Je l'avoue : Les tons chantant haut, les couleurs criardes, les parfums claironnant trop violemment leurs victoires sur les senteurs discrètes, apaisées, presque « silencieuses » dans leur effacement, m'offusquent et me chavirent le cœur. Une odeur ne doit pas brusquer, elle doit cheminer jusqu'à notre perception, avec une lenteur et une distinction pleines de nuances tour à tour révélées. Du moins, tel est mon humble avis que je ne veux certes aucunement imposer.



Tel est aussi le *maquillage* qui, bien que de même formation étymologique que le mot rural *maquignonnage* doit, le moins possible, en fait, se rapprocher de celui-ci. Le fardement, comme tu dis, old uncle, doit être œuvre d'art, en demi-teintes et dégradations, harmonieux jusqu'à l'invisibilité, telles ces aquarelles vaporeuses du merveilleux Turner qui s'apparentent avec les voiles de soie et les surahs de Liberty.

Ah ! que ta gosseline de nièce te comprend et te félicite d'avoir voulu écrire jadis une *philosophie des parfums*. J'irais plus loin, je voudrais, moi, me sentir assez forte pour faire la physiologie psychologique ou métaphysique, disons la *métaphilosophie* de toutes les senteurs que j'adore et qui me pénètrent à ce point que l'analyse m'attire, ayant goût de chanter, à ma manière, la *Double envolée de la matière à la vie et de la vie à la pensée*.

Je porte à ces questions une importance telle que je voudrais établir l'incontestable liaison qui existe entre les odeurs et les saveurs, les corps odorants étant très sapides et les corps sapides assez souvent odorants. Je déguste parfois un parfum sur ma langue et flaire une sapidité par olfaction. Mon dilettantisme sur ce point est fort exercé. T'en doutais-tu, oncle de mon cœur?

Je bavarde, comme pie dans un cerisier. Je sais que tu t'attends, de ma part, à une improvisation de haute sincérité sur mes opinions relativement à la parfumerie moderne et à tous les flacons, boîtes, pots, tubes, savons et écrins de vases minuscules dans lesquels s'emprisonnent

des senteurs rares, hiératiquement repliées sur elles-mêmes. Mahomet qui créa les harems et les fioles hermétiquement obturées, avait coutume de dire que les femmes et les parfums sont subtils et que, pour cette raison, il est sage de les enfermer. J'aime fort ce trait piquant du fondateur de l'Islam.

Je vais donc, cher petit oncle, te confesser mes idées et prédilections dans ce vaste monde des odeurs, où les spécialités sont aussi formidablement nombreuses que dans l'empire pharmaceutique, mais fleurant mieux, et, parmi lesquelles il est plaisant de s'attarder et de faire son choix.

La sélection, cependant, est très longue, très méticuleuse à opérer et demande vraiment une science expérimentale que peu de jeunes femmes sont en état d'acquérir et de poursuivre à fond, car les moyens d'action ne sont autres que les moyens d'achat.

Jadis, m'assurent les vieilles grand'mères que je m'amuse à interviewer, c'était facile ; aujourd'hui, il n'en est plus de même.

« Ma petite, me disait récemment une femme de vieille race, qui connut toutes les élégances de la fin du XIXe siècle, il n'était point nécessaire autrefois de s'ingénier à des recherches compliquées. Il n'y avait guère à Paris, qui fut si longtemps la capitale de l'empire des odeurs exquises, que huit à dix maisons dignes d'être fréquentées et où il était de bonne tradition de livrer au commerce, à prix élevés, des eaux de senteur, des essences et bouquets d'un rare mérite, dont les

grandes coquettes consacraient aussitôt la valeur omnipotente à l'unanimité.

« Chacune de ces boutiques était célèbre en raison de ses compositions incomparables qu'on se recommandait avec passion et auxquelles chacune de nous avait intérêt à demeurer fidèle. C'était toujours la perfection, et la bonne renommée était orale et ne décevait personne. On achetait de confiance avec toute garantie.

« Aujourd'hui, mon enfant, poursuivait l'excellente old lady, nourrie dans le sérail des meilleures traditions, il n'en va plus de même. Des centaines de nouveaux fabricants ont envahi la place. Pour s'y faire remarquer, ils agissent par clameurs de réclame. On achète « va comme je te pousse » car si les influences de la publicité suggestive peuvent séduire, il est une publicité agressive qu'on a peine à fuir et qui parvient souvent à nous détrousser en nous abusant affreusement.

La réclame stimule surtout notre *inconscient*, lequel se soustrait à tout effort de résistance parce que notre raison fonctionne seulement dans l'état de conscience ».

Ainsi parlait cette aïeule, cher oncle, et je crois bien qu'elle était sage. Nous autres, les jeunes, nous sommes d'éternelles ballottées ; nous allons, au gré des grands bazars, à l'aventure des découvertes les moins encourageantes évidemment, et nous accumulons dans nos laboratoires de toilette autant de fioles et de pots à peine entamés qu'on voit dans la chambre des patients imaginaires de petites bouteilles de pharmacie achetées d'enthousiasme et vite abandonnées.

Comment te dire le nombre de mes écoles infructueuses, mon bon petit oncle ? Ce serait sûrement te raser avec une rigueur imméritée et je ne veux entrer dans la nomenclature de mes désillusions, sous peine de t'infliger un pensum dont ton exquise politesse t'interdirait de me faire connaître l'intensité barbante.

En ce moment, précisément, j'ai la prescience que je puis pousser comme Archimède mon cri de découverte : *Eureka* ! Ai-je vraiment trouvé? Je le crois fort sincèrement et j'estime du moins que je suis sortie du triste rayon des poires où les plus fières d'entre nous ont passé et repasseront avec la meilleure foi du monde.

Je vais te dire le résultat de mes expériences qui m'ont entraînée loin des centres parisiens, à *Genève*, où règnent la Société des Nations et la maison-mère des parfums Clermont et Fouet.

C'est de cette grande maison de parfumerie ultra-moderne, *up-to-date*, si tu préfères, que je désire t'entretenir. Ses productions allient toutes les élégances de la toilette féminine aux soins de l'Hygiène la plus scrupuleuse, ainsi que le veut notre science pastorienne, qui donne, à cette heure, une véritable synonymie aux verbes *embellir* et *soigner* et aux mots *beauté* et *santé*, ces mots qui s'épousent en un éclat de fraîcheur qui les caractérise et les assimile.

Tu sais, vieux *tonton* chéri, que je suis une emballée impulsive, en raison de mon impressionnabilité qui me porte, sans frein d'arrêt, à m'éprendre instantanément de ce qui exerce sur ma vision, mon ouïe, mon palais dégustateur

ou mon petit nez au flair de fouine, une action agréable et profonde. Il en va de même pour mes antipathies instinctives, mes hostilités rapidement déclarées et mes dégoûts soudains, que je ne puis aucunement réfréner. L'indifférence seule m'apporte rarement l'accalmie désirable à cet état d'hypersensibilité surmenante.

Je me suis donc passionnée tout d'abord, pour certaine vieille Eau de Cologne *extra-triple*, uniquement désignée 555, les *trois cinq*, que j'eus fantaisie d'acquérir un jour, à Bruxelles, dans un de ces « *Palais des parfums* » où s'accumulent les produits de toutes marques.

A l'usage, j'analysai avec plaisir ses vertus et senteurs ; je la trouvai digne d'une patricienne aussi dilettante en senteurs subtiles que ta Florise, Titrée à une moyenne de degrés, révélant peu à peu ses aromes, fine et discrète par conséquence, agréable à la peau délicate, qui redoute la brutalité des alcools caustiques véhiculant des parfums trop accusés, la 555 fit rapidement ma conquête.

Dès lors, je m'enquis d'autres eaux, lotions, crèmes, savons de cette marque *Clermont et E. Fouet* qu'un heureux hasard avait mis sous mes regards de curieuse fataliste, assurée que, s'il faut aider la providence, il n'en faut pas moins croire que notre destin nous apporte, un jour ou l'autre, tout ce qui doit contribuer aux menues joies de notre existence. *C'est mon Evangile.*

Parmi les alcoolats et eaux de toilette de même source, je fixai mon choix sur les *Eaux de Cologne Arlette*, en série de six parfums : *ambre*, *jasmin*,

lilas, chypre, mimosa, origan. Quelle belle occasion pour moi, crois-tu, *carissimo zio*, de mettre en pratique cette aimable théorie de l'*Harmonie des odeurs* et de faire jouer, à l'aide de quelques complémentaires, des gammes vibrantes à mes narines qui ne sont pas obtuses, ni vouées, fort heureusement, à cet obscurantisme de l'odorat dont trop de nos contemporaines restent encore frappées. L'ignorance olfactive est la surdité de l'appareil nasal, sinon la cécité du plus fûté des sens.

Je suis donc parvenue à réaliser, grâce aux variétés de parfums de ces *Eaux de Cologne Arlette*, d'agréables symphonies, plus aisément qu'avec *la* 555, qui, si j'ose dire, est monocorde et ne permet pas de larges virtuosités dans la succession des tons et demi-tons. J'aime les essences fournissant l'échelle diatonique, offrant des possibilités mineures ainsi que des médiantes et des dominantes.

Les senteurs, énergiquement condensées dans les éthers ou la matière, pénètrent en moi comme la lumière et la chaleur. Ce sont des parcelles de parcelles qui me semblent franchir la façade de l'infini et m'offrir ces clefs du mystère que, naguère, les grands prêtres, enchanteurs, campés sur des voies de vérités, pensaient détenir lorsqu'ils élaboraient philtres et talismans.

Reine alors, dans ma pensée, d'un empire intérieur sans bornes, assise sur les rives du rêve et de la fascination, clairvoyante et devineresse, je me crois transportée dans un monde immatériel et j'imagine que s'allume en mon

esprit la flamme immortelle qui permet de voir et d'entendre par delà le visible et le perceptible.

Surtout, bon tuteur-ami, ô mon oncle, puissent ces paroles extasiées ne pas te faire redouter que ta chère petite nièce se soit évadée de la saine raison et qu'elle entre, sans crier gare, en état de psychose. Rassure-toi : Cela n'est point.

Les parfums me poussent souvent vers les cimes de l'inaccessible et me donnent des visions d'infinité transcendantale. Je t'assure, toutefois, que je ne perds pas le Nord. Mon nerf olfactif est hyperboliquement développé, d'une sensibilité suraiguë. C'est un magicien qui, aussitôt qu'il entre en sensation, m'apporte de l'extravagant, des perceptions d'irréel, de l'inouïsme ; tout un monde occulte et révélateur d'horizons illimités et merveilleux.

Croirais-tu, par exemple, que, voulant expérimenter la *série de Luxe* des essences rares desdits parfumeurs scientifiques Clermont et E. Fouet, vers lesquels m'attiraient leurs écrins précieux et leurs délicieux flacons d'art, enfouis sur des lits de velours ou de satin, aux profondeurs de mausolées, j'ai fait un de ces voyages vers *l'ailleurs*, dont je conserve encore un souvenir de dilettantisme qui pourra te sembler superfétatoire et sursensualisé !

Ces quintessences de chypre, d'origan, de violette d'orchis, d'azur, de fougère fleurie ou de jasmin, dont les unes se dénomment *rêve de valse* ou *fleur de neige*, alors que d'autres auraient droit à un baptême dans le goût du jour ces *ultra-concentrés*, dis-je, me parurent idoines à me créer

des délices de *Musique de Chambre*, et, si tu préfères, vieil ami, d'*Oratorio de Boudoir*. J'étais en disposition d'une *mystique des parfums* et je me sentais en forme pour jouer le rôle de l'Hiérophante dans le sanctuaire. Chacun de ces petits flacons aux bouchons de cristal stylisés dans le style des floraisons orchidéennes, s'offrait à moi aussi mystérieux et sacré que la Sainte-Ampoule Hiéroglyphique dans le temple des légendes sacrées.

Grande prêtresse solitaire des mystères dont j'allais être l'instrument passif, je débouchais, tour à tour ces urnes d'ivresses, procédant par ordre, dégageant les senteurs; me grisant de leurs propriétés spéciales, avant de les accoupler et de faire naître par leur évaporation des harmonies collectives polyphoniques.

L'excellence de ces parfums archi-quintessenciés me fut donc prouvée par l'excellence égale des concordances dans les accords euphoniques d'odeurs groupées en octaves de notes. Je pus les faire exécuter sans qu'il en soit résulté, pour ta Florise, ni céphalée, ni troubles sensoriels.

Ne me crois pas « *piquée* » *fêlée* ou *toquée*, mon bon petit oncle, avec mes idées arrêtées sur la musique des odeurs que je flaire en *mineur* ou en *majeur* et dont je distingue les rythmes aussi bien que les longueurs de rayonnement. Je t'enseignerai cela quand tu voudras, bien que l'odorat des hommes soit pour moi sujet à caution. *Les Happy few* sont exceptionnels, qui *sentent vrai*.

Mais, pour revenir à mon expérience des spécialités parfumées de Clermont et E. Fouet, la

coquette hygiéniste qui est en moi a voulu apprécier les préparations dermophiles, les crèmes de toilette, les *savons glycérinés aux concombres*, ceux *aux fleurs de foin*, d'autres *aux violettes de mai*, d'autres encore à *l'Eau de Cologne* 555, à l'églantine, à la jacinthe, à l'iris, à la peau d'Espagne, et enfin au *mimosa*. Ce savon Mimosa, une merveille, mon Tonton, tu verras !

Parmi les cosmétiques qui ont recueilli mon suffrage, car je suis *suffragette* dans la politique des *odeurs suaves*, j'ai élu volontiers la *crème Mato* comme nourricière de mon teint de Baby anglais. Ce nom de *Mato* lui vient d'une légende russe. Toute une histoire d'un secret de Beauté conservé dans les régions caucasiennes où l'éclat des visages féminins est réputé pour sa durable jeunesse. La peau qui travaille sans cesse, et repousse la loi des Huit heures, a besoin de réconfort et d'une sorte d'allaitement gras pour maintenir sa souplesse, son élasticité et son tissu incomparable, quand il peut être entretenu en cet état de méticuleuse netteté qui le régénère et le fait s'épanouir.

A cette *crème Mato*, j'associe la *crème Hygis* qui émonde l'épiderme de ses souillures internes et externes, assure le jeu des millions de pores qui, bien expurgés de tous déchets, respirent comme il convient à ces minuscules orifices, véritables bouches assurant la vie de notre enveloppe physique. Pour amplifier son action, je deviens masseuse de mon propre visage. Je le pétris pour l'imbiber de ce dictame hygiénique. Je

m'en crois l'artiste, sculpteur au coup de pouce ou d'index sensible et ingénieux.

Cette opération plastique minutieusement faite, le satin du tégument facial étant profondément saturé, délicatement lubrifié, apparaît poli comme un galuchat d'un blanc sanguin. C'est alors que j'appelle à moi l'imperceptible, l'intactile, *poudre Hygis* qui s'effleurit sur la peau avec une part de porphyrisation mate qui achève de parfaire le chef-d'œuvre et me rend comparable (tu le sais, tu me le dis et me le fais croire) aux gracieuses figures féminines, de Reynolds, de Romney ou de Gainsborough. Voir le chapitre des *professional beauties d'Old England*. J'apparais *Loveliness*... Oh ! *so lovely* !!

Il me semble, mon bonhomme, te voir, la physionomie blagueuse d'un vieux philosophe encyclopédiste assistant à la toilette d'une petite maîtresse à vapeurs. Cher vieux souffre-douleur, sois patient ! Je n'ai pas encore exploré le lot de mes acquisitions et la Déesse *Hygieïa* ou *Hygie* qui régna sur l'antiquité grecque et romaine, comme inspiratrice de la santé par les soins qui la protègent et de la beauté par la santé qui la confirme, la bonne Hygie, marraine des *produits Hygis*, m'a conseillé encore la *crème Radia* qui supprime les taches de rousseur et se conjugue avec la *crème Hygis* pour donner au teint la diaphanéité lumineuse de l'aurore aux doigts de rose ouvrant les portes de l'orient.

Il est un *savon Hygis*, dont la pâte, composée d'après la recette fournie par un célèbre dermatologue zurichois, le Dr Kreis, constitue la per-

fection même, en raison des corps divers et matières grasses qui lui donnent son efficacité spécifique, soit *hygiénique*, soit *antiseptique*, car il en est de deux sortes. Pour l'auto, rien ne surpasse les bienfaits d'un lavage à l'*Hygis soap.* On devient net et pur comme l'azur d'un firmament attique chanté par Homère.

Le sociologue économiste Saint-Simon professait qu'un être supérieur et foncièrement altruiste était admis à pratiquer tous les excès, dans la vie, sous condition d'offrir le fruit de ses expériences à l'enseignement de ses semblables. Ainsi fais-je ! Je suis prodigue dans mes débauches de parfums, de cosmétiques, d'eaux de renaissance et je pourrais ouvrir et présider un institut de Beauté. C'est pourquoi, je m'applique au prosélytisme de mes découvertes avec ardeur et bagout. « Vous qui voulez être éclatante de fraîcheur, venez à moi. Je vous renseignerai ! Ainsi vais-je prêchant la bonne parole à la ronde.

Ne suis-je pas d'ailleurs une enseigne vivante de belle santé et de fraîche coquetterie hygiénique? On m'interroge avec avidité : « Comment faites-vous, ma mignonne, pour conserver un tel visage de petite fée? J'indique aussitôt mes artifices et leurs origines et ma publicité orale vaut de l'or.

— « Ah ! chère ! soupirait hier une mijaurée, votre dentition est une balustrade de perles du plus bel orient, c'est un présent du ciel, assurément ; mais, comment faites-vous pour assurer la purification et la lustration de ce don des dieux ? Une telle symétrie ivoirine doit vous demander des soins incessants et quelle *impeccabilité*?

— Et moi de répondre, avec un peu de rosserie, car la dame montrait des dents jumentales et négligées que rien ne pourrait rendre séduisantes ;

— Mais, chère amie, la firme Clermont et E. Fouet me fournit ses dentifrices *Sérodent*. Souvenez-vous bien : « *Sert aux dents* ». Ce sont : 1° une *Pâte en tube* ; 2° un *Elixir remarquable*, enfin un savon excellentissime ; le tout prodigieusement antiseptique et dont l'énergie stomatique est appréciable. Un bain de bouche parfumé d'*Elixir sérodent* donne une fraîche pureté à la bouche et maintient les muqueuses à l'abri de toutes les mauvaises influences qui se respirent dans l'air vicié des cités.

De même, j'accrédite avec force, car je suis apôtre de l'hygiène et de la culture des ornements naturels de notre corps humain, notre *bien* le plus précieux, les cosmétiques de la chevelure. Je te le demande, cher oncle, qu'y a-t-il de plus décoratif, qu'un flot de cheveux opulents, souples, lustrés, ondoyants? Tu ne me contrediras pas, toi qui conserves la vigoureuse crinière de lion du désert. De ce côté également le destin m'a comblée, car j'aurais pu me faire un manteau de ma puissance capillaire, si la mode ne m'avait incitée à me coiffer *à la garçonne*.

Dans le Catalogue de Clermont et Fouet, les lotions capillaires surabondent, toutes à base scientifique de *suc de bouleau*, d'*acide borique*, de *pétrole*, de *sève de camomille*, de *goudron* ou de *Jaborandi*, sans parler des lotions alcooliques au *Portugal*, à la *fougère fleurie*, et d'autres, diversement parfumées, qui ont reçu au baptistère de

la maison les noms de *Lotions Gladys*, *Maryse*, *Dariale*, *Seléné* et *Myris*.

J'ai adopté après expérimentation la *Canadoline* où l'huile minérale exerce une action incontestable sur le cuir chevelu qu'elle rafraîchit, déterge de ses matières sébacées, et assouplit de façon surprenante. Une pointe de brillantine cristallisée et parfumée au jasmin, dite *Ornatrix*, achève de mettre sur mes ondulations folles ce brillant vital nécessaire.

Ah! que voilà une longue lettre, vieil oncle chéri! Elle est fort bonimenteuse, diras-tu, bien évaporée, bien futile, toute à la bagatelle et à l'inanité des parfums et des cosmétiques de toilette. Mais, crois-tu, qu'il y ait rien qui soit plus important dans ce bas monde, pour une coquette comme ta Florise, que cet art de la décoration et adornement précieux de sa propre personne? Sur ce sujet-là, je suis prête à t'imposer une conférence qui t'amusera et dont tu ne saurais nier la profondeur de vues.

N'oublie-pas, old fellow, que ta Flora n'est pas une *petite oie blanche* confite en mondanités étroites, éprise uniquement de frivolités de toilette, soucieuse avant tout de séductions, se prodiguant dans les plaisirs sociaux, les théâtres, les dancings et les Tea Rooms.

Tu sais le contraire et connais mon bel équilibre intellectuel de vierge forte, fière de son corps accompli, grâce aux exercices sportifs. Je reste vaniteuse de mon esprit solide d'étudiante allaitée par la philo-psychologie de l'école bergsonienne et je conserve ma conception très nette de la vie psychique supérieure.

Je consacre à mon intelligence, qui me permet tous les jeux de la pensée, la majeure partie de mes loisirs, mais je ne m'illusionne pas sur le savoir, qui, dépendant de notre complexion mentale, n'a qu'une valeur relative, une destination humaine, comme tu dirais.

Mon jeune corps, ce bel animal sain et musclé, constitué par de jolies lignes esthétiques, m'attire également et je ne suis pas coupable d'en vouloir faire triompher la vigueur et la beauté.

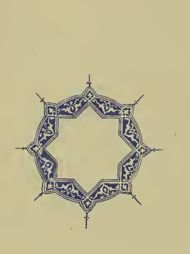
Je viens de consacrer aux parfums contemporains mon empirisme critique. Je l'ai fait aussi consciencieusement qu'une thèse sur les Cartésiens ou les Kantiens. La seule crainte qui me vienne, en terminant cette lettre, est de t'avoir peu intéressé, avec toute cette description de pharmacopée d'odeurs et de cosméticologie qui, à tes yeux désabusés de telles préoccupations, ont pu te paraître dépourvues d'intérêt. — Je mets, oncle béni, mon pardon de te l'avoir imposée aux enchères de ta généreuse et inépuisable bonté.

All my love, Dear ! Vale, amaque !

FLORISE.








IMPRIMERIE
ALSACIENNE
STRASBOURG
1930

